

L'ARCHE *Editeur*

**John ARDEN**

Liberté octroyée

Traduit par  
Jacqueline AUTRUSSEAU, Maurice GOLDRING

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

JOHN ARDEN

LIBERTE OCTROYEE

(Left-handed Liberty)

Texte français de Jacqueline Autrusseau  
et Maurice Goldring

L'ARCHE  
86, RUE BONAPARTE  
PARIS VI - OBI 5459

L'ARCHE  
86, RUE BONAPARTE  
75006 PARIS - 326-60-72  
R.C. PARIS B 572 127 009

NOTE SUR LES PERSONNAGES

JEAN. - Quarante-huit ans en 1215, mais il paraît davantage.

Corpulent, trapu, cheveux foncés, grisonnants et rares. Barbe taillée avec soin, bouche vorace, qui découvre deux rangées de dents gâtées. Energique et las tour à tour. Ses sautes d'humeur désarçonnent, ses colères effraient. Mais il est capable aussi - et pas toujours par ruse - de se montrer jovial et généreux.

ISABELLE. - Les dames de la pièce ne sont qu'esquissées. Mais c'est en l'occurrence, un défaut inévitable. La Reine (bien-tôt trente ans) a une beauté délicate, un tempérament généreux et rêveur.

ELEONORE. - Quatre-vingt-deux ans, âge vraiment très avancé pour l'époque. Fut l'image de la sombre et fascinante beauté méditerranéenne qui accrédita en occident l'idée de la chevalerie au service de l'amour romanesque.

HENRY. - N'a pas besoin de parler. Il lui suffit d'être la poupée royale. Tient plus de sa mère que de son père.

L'ARCHEVEQUE. - Presque un vieillard. Émissamment intelligent, il cherche avec passion ce qui lui paraît être la justice. On verrait aujourd'hui en lui le prélat "progressiste", face à...

(PANDOLPHE. - Dogmatique, rusé, dur en politique, bien qu'il s'affiche le mépris de la politique. Age assez avancé. Vie spirituelle profonde, malgré des options temporelles sujettes à caution. Quelles que soient ses opinions, il ne supporte pas la raillerie.

MARECHAL. - Soixante-dix ans passés, âge avancé pour un militaire et un homme d'Etat. Beau, dépourvu d'imagination, parangon des vertus conservatrices.

LE JEUNE MARECHAL; - Vingt ans environ. Chevaleresque et sérieux comme son père, mais s'offusquant moins facilement que lui.

FITZWALTER.- Lutteur au cou de taureau. Homme dans la fleur de l'âge. Cynique, dénué de tout scrupule et de tout sentiment.

DE VESCI. - Ressemble à Fitzwalter, avec quelque chose de névrotique, surtout quand ses intérêts personnels sont en jeu ; passablement plus intelligent.

LADY DE VESCI. - Bientôt trente ans. Pleine d'énergie, esprit ironique. On ne l'humilie pas facilement. Caractère réservé.

LE MAIRE DE LONDRES. - Homme d'affaires. Sérieux, un peu effrayé par ses responsabilités et son entourage, mais bien décidé à défendre malgré tout sa ville et à se défendre aussi lui-même.

LE SECRETAIRE. - Bien qu'ecclésiastique, fonctionnaire. Ses tics professionnels ne diffèrent à peu près en rien de ceux qu'on peut aujourd'hui observer à Whitehall. Environ trente ans.

PHILIPPE. - Considéré ici uniquement en tant que personnage politique. Statue ambulante de la royauté. Aucun trait personnel ne vient brouiller l'image.

LOUIS. - Ressemble à son père. S'efforce de l'égaliser, n'y parvient pas encore.

BLANCHE. - Sorte de limace froide, grasse, gourmande. Malheureusement, les exigences de l'intrigue ne permettent pas d'approfondir son personnage.

LES FILLES. - Vêtements criards, voix vulgaires. La blonde est grosse. Ce détail mis à part, le spectateur les distinguera surtout à la couleur, visiblement artificielle de leurs cheveux : teinture violente ou même perruques. Toutes les trois sont très jeunes. La brune et la rousse, qui apparaissent à l'acte III comme des comédiennes ambulantes, doivent être vêtues à cette occasion en gitanes : faux bijoux, falbalas.

L'ORPÈVRE. - Maigre, bilieux, mesquin. Il porte des vêtements de qualité, usés jusqu'à la corde.

LA FEMME DE L'ORFÈVRE. - Vingt ans environ. <sup>Peu d'</sup> ~~Sans~~ grandes idées.  
Amoureuse. Soumise et réservée, malgré  
un mode de vie équivoque.

LE PRÊTRE. - Sorte de Frère Tuck. Forte carrure. Rubicond.  
L'idiot de la famille, qu'il a fallu faire en-  
trer dans les ordres.

LES BARONS en général. - N'ont pas grand-chose à dire. Mais  
doivent donner l'impression d'être des  
hommes décidés, doués de vertus guerrières qu'aucun raffinement  
n'atténue.

OFFICIERS ET SOLDATS. - Mercenaires flamands de Jean. Brutaux,  
le visage couturé. Ils remplissent leur  
fonction avec le maximum d'efficacité.

■

## PREMIER ACTE

### Prologue

Face au fauteuil de Pandolphe, une carte représentant la terre et les corps célestes. La salle est encore éclairée.

Entre Pandolphe.

PANDOLPHE. - Permettez-moi de vous expliquer, très brièvement, que nos affaires en ce monde ne progressent plus guère. Je veux dire par là qu'il y a eu <sup>fa des</sup> progrès, qu'il s'est produit quelques événements déterminants. Dans l'Eden, Eve <sup>mangea</sup> ~~et mangé~~ son fruit, après quoi, elle tomba, puis son homme tomba, et tous deux découvrirent alors combien ils étaient nus. Plus tard vint le Déluge. Dieu promit que cela ne se reproduirait pas, et cela ne s'est pas reproduit. Plus tard... eh bien, lisez votre Bible, tout est dedans. Or donc, après bien des générations, générations dégénérées et désorientées, le Maître de la Vigne envoya son Fils inspecter les travaux. Les ouvriers, mécontents, clouèrent le Fils à la treille de leur propre vigne, trop négligée, et s'étonnèrent qu'il n'en mourût point. Dieu, toujours présent jusqu'alors dans l'histoire de l'humanité, s'en retira définitivement. Il reviendra un jour, mais quand ? Je ne sais. Demain matin, peut-être, avant même que vous n'ayez gagné votre lieu de travail. Mais en attendant, Il n'est pas là. Il se fait représenter par Son Eglise. Autour de l'Eglise gravite la vie humaine, de même qu'autour du

monde gravite l'univers. (Il explique, montrant la mappe-  
monde : ) Voici le monde ; la lune et les planètes tournent  
dans leur sphère. Voici la sphère extérieure, à la surface  
interne de laquelle apparaissent, peintes en relief, des my-  
riades d'étoiles, à moins que ce ne soient seulement de petits  
trous percés par le doigt de Dieu afin de laisser passer la  
lumière du Ciel. Le Ciel, le voici : l'Enfer, le Purgatoire,  
les Limbes. Très bien. Et de même que le monde est au centre  
de la création, de même Jérusalem, la Sainte Cité de Dieu, est  
au centre du monde. Mais Jérusalem, vous le savez, est aux mains  
des Infidèles. Feu le roi Richard Coeur de Lion tenta de la  
délivrer, mais n'y parvint pas. Reste donc à prendre comme centre  
provisoire - intérimaire, dirai-je - du monde, Rome, dont le  
choix trouve un précédent chez les Césars ; et les nations de la  
Chrétienté tournent autour de la Citadelle Romaine où siège le  
Pape, vicaire du Christ, de même qu'ici tournent autour du monde  
ces planètes extérieures. Jusqu'à la Seconde Visite du Seigneur,  
nous n'avons à espérer aucune intervention directe de la divinité  
dans nos affaires ; et, l'homme n'étant guère, sans la divinité,  
qu'assemblage de viande, d'os et de liquide à l'étal d'un boucher,  
il apparaît clairement que nulle modification, nulle amélioration,  
nul développement, nul progrès ne sera possible, sinon par l'en-  
tremise directe de l'Eglise ou de ses Saints. Ce serait bien là,  
en vérité, une intervention, mais indirecte et, inévitablement,  
plus spirituelle que matérielle, elle usurperait la prérogative  
réservée à Dieu, d'intervention directe, fabriquerait peut-être,



sans y être autorisée, un second Déluge, ou réécrirait les Dix Commandements, déjà gravés en caractères sacrés et immuables, à moins qu'elle n'organise un nouveau raz-de-marée dans une Mer Rouge interdite.

En conséquence, nous nous intéressons aux péchés et au repentir des individus et, selon l'enseignement de notre Seigneur, nous ne pensons pas au lendemain, à l'habit que nous devrions revêtir, à la nourriture que nous devrions absorber, non plus qu'à la manière dont les peuples devraient être gouvernés. Jean, Roi d'Angleterre, Lord d'Irlande, Duc de Normandie, né en l'an de grâce 1167, étant l'oint du Seigneur, requiert l'obéissance de ses sujets. L'Eglise n'a rien de plus à dire sur cette question. La mère du Roi est veuve ; représentante d'un sexe béni mais subalterne, elle peut décider d'en dire davantage, mais rappelez-vous les paroles de Jésus : "Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ? Mon heure n'est pas encore venue."

1204<sup>q</sup> un château en Aquitaine.

Il revient à son siège.

PREMIER ACTE

Scène 1

Silhouette de la Vierge à l'Enfant.

Eléonore, enveloppée de fourrures, apparaît sur un trône.

Jean entre et fait une révérence.

ELEONORE. - Notre fils est en retard. Très en retard. Deux heures de retard.

JEAN. - J'ai déjà présenté mes excuses, mère, en un discours de courtoisie que je croyais fort beau. Des affaires d'Etat, des affaires alarmantes m'ont retardé, et les routes sont extrêmement mauvaises. (Il appelle quelqu'un en coulisse : ) Dites à mon secrétaire aux Travaux qu'il faudrait s'occuper des routes... Mais me voici dans votre château, je n'arrive pas trop tard pour savourer le vin et les épices.

ELEONORE. - Non. Et le discours de courtoisie était fort beau. Les Reines sont sensibles à cela. Mais votre éloquence n'a pas <sup>su atteindre</sup> ~~atteint~~ les remparts de pierre. Car notre fils a été en retard ailleurs, n'est-ce pas ? Il n'a pas pu sauver de l'ennemi Château-Gaillard, aux frontières normandes. Le Roi de France y fait maintenant flotter son pavillon. La nouvelle nous est parvenue jusqu'ici, en Aquitaine. Demain, la Normandie appartiendra à la France. Notre fils, qui en était le Duc, notre fils qui est le Roi, était en retard. Jean Sans Terre, ainsi nommé par son père qui ne lui donna, à sa naissance, aucune part de l'héritage, possède maintenant la part de tous ses frères, venus au monde avant lui et avant lui disparus, chacun à son heure et à l'heure choisie par Dieu. Il ne

devrait donc plus être "sans terre". Et pourtant, nous avons appris que certains le désignent encore ainsi. Ils le nomment également Glaive sans Fil, Roi de la Molle Lame. N'est-ce pas ?

JEAN.- Ou même Sire Sabre de bois. C'est cela que j'ai entendu dire. Très drôle. Malveillant. Mais véridique, je ne dirais pas... La situation militaire était...

ELEONORE . - Notre époux le Roi Henry<sup>1</sup> aurait pu être le plus grand roi qu'aient jamais connu les Anglais. Le Roi Guillaume le Bâtard, en dépit de sa cruauté, ne fut pas plus grand que lui. Guillaume, ne comptant que sur lui-même, a conquis seul son royaume, et seul l'a dirigé pendant quinze ans, jusqu'à ce jour où le roi de France, éclatant de rire devant sa panse énorme, le traita de femme enceinte. Guillaume, qui était toujours seul, n'avait personne avec qui rire lorsque le Roi de France s'avisa de le railler ; alors dans sa colère puérile et impuissante, il fit éclater son énorme panse, et ce fut sa fin. Toujours solitaire, il ne put que mourir d'un cruel accès de rage. Il lui aurait fallu une femme.

JEAN . - Ses enfants étaient légitimes... il avait une femme.

ELEONORE . - Il lui en aurait fallu une pour rire avec lui, pour rire de lui, et non cette infortunée dame qui, une fois, lui adressa deux mots et, immédiatement traînée à travers la ville, les cheveux attachés à la queue de son cheval, choisit de se taire pour toujours.

JEAN . - Il avait une femme. Moi, j'ai une femme.

ELEONORE . - Vous dites ?

JEAN . - Je dis que j'ai une femme, ma mère.

ELEONORE . - Votre père en avait une. Il allait devenir le plus grand Roi dont les Anglais jamais aient entendu parler, mais il choisit l'indépendance, et se passa de sa femme. Il la mit en prison. Il sépara de force ces deux chairs que Dieu avait unies ; et les fils qu'elle porta, elle, dans sa panse énorme, une fois venu le trouble de l'adolescence, s'en prirent à lui, et ce fut sa panse à lui qui creva. Et ce fut la fin. Jean.

JEAN . - Oui, ma mère. J'écoute, ma mère.

ELEONORE ; - Jean. Je suis très vieille. Si je reste constamment assise, toute droite et immobile, c'est qu'au moindre déplacement, sans doute, je m'écroulerais. J'attends celui qui viendra me chercher. Quand il viendra, je veux qu'il me trouve élégante comme au temps de ma jeunesse. Il forcera la porte...

JEAN, à la cantonade . - La Reine est malade, elle a besoin de soins...

ELEONORE ;

Il forcera la porte.

Je ne veux pas qu'il me trouve gisante.

Il est le seul

Vraiment indépendant. Il est seul.

Tu es seul, mon fils sans terre, mon fils Sabre de Bois.

Le disciple aimé de Jésus s'appelait Jean.

La Divine Marie marchait à ses côtés,

Lente et sûre, fière dans son humilité,

Là où elle passait, c'est lui qui entrera.

Il forcera ma porte, et moi je le suivrai

Lentement, doucement, et il rougira de sa brutalité.

Où iras-tu ?  
Et comment feras-tu ?

JEAN :

Je fais ce que je veux  
Et le fais comme je veux.  
Je suis maître de l'Angleterre.  
Ce que je veux, je le prendrai  
Ou donnerai, quand je voudrai.  
A la façon de mon père.

ELEONORE :

La façon de ta mère  
A toujours mieux valu.  
Caché, bien à l'abri  
Dicte une lettre polie.  
Fais ce que tu as à faire, paisiblement, sans souci.  
Et ensuite, nie tout ensemble,  
Nul n'a besoin d'être informé.  
Parfois pour mon amant  
Parfois pour mon poète  
Je garderai la porte de derrière ouverte.  
Jamais pour le Roi,  
Cognât-il à la grande porte  
Jusqu'à faire plier ses gonds.  
Jean, ô Jean, à ta main gauche  
Porte ton plus bel anneau,  
Et jamais ne le laisse voir :  
La situation militaire  
T'oblige à prendre ton temps,  
Mais ne sois jamais en retard.

Où est mon visiteur ? Je l'attendais. Pourquoi est-il si peu  
ponctuel ? C'est discourtois, lorsqu'une vieille dame attend...

Eléonore disparaît. La scène 2 suit immédiatement.

Scène 2

Les armes du Pape.

Jean vient à l'avant-scène.

JEAN ; - Ma mère, la Reine Eléonore d'Aquitaine, a reçu son tardif visiteur le 1er avril 1204. Ce jour-là est, en Angleterre, celui des poissons d'avril. Nous l'avons ensuite enterrée à Fontevrault, elle avait quatre-vingt-deux ans. Si brutale qu'ait été la venue de sa mort, et si ferme sa poussée, je ne doute pas que durant le voyage, je ne doute pas que ma mère, au souvenir de ce premier avril ait raillé son guide. Et moi, non pas le 1er avril mais le 19 juin, mes sujets rassemblés en grand nombre ont tenté de me jouer aussi une bonne farce. Ne suis-je pas le fils d'une mère louvoyante, et, qui plus est, le fils de mon père, qui jamais n'aurait accepté d'être gouverné, jamais...

PANDOLPHE . - Vous oubliez quelque chose, Votre Grâce.

JEAN . - On me reprend ? On ose ? Ah, Messire Pandolphe, légat du Pape! (Il regarde la mappemonde de Pandolphe.) Je me méfie, Pandolphe, de ces figures géométriques : trop grande est leur harmonie. Supposez que l'un de ces cercles-là ait un petit vice, comme ça... Vous verriez alors Mars heurter Vénus en un point sensible et vulnérable. Un petit mouvement excentrique, et votre mécanisme parfait se détraque.

PANDOLPHE . - S'il y avait un vice. Précisément : un vice serait un mensonge, et un mensonge dans la géométrie de Dieu est inconcevable. Mais vous, Votre Grâce, n'êtes pas la géométrie de Dieu : vous êtes un mortel, et un mortel très enclin au mensonge. Vous avez, je le

répète, oublié quelque chose. Evoquant votre gestion du lointain verger anglais, vous n'avez rien dit, n'est-ce pas, de ces six années où vous fûtes excommunié et votre royaume frappé d'interdit. Vous avez choisi de défier le Pape.

JEAN . - Sur une question technique.

PANDOLPHE . - Question technique, la nomination d'un Archevêque ? Peut-être. Vous avez finalement eu le dessous, et été contraint à vous soumettre.

JEAN . - J'ai décidé de me soumettre. J'ai considéré le problème d'un peu plus haut. Transformer de petits litiges en questions de principe, c'est une erreur que je ne commets jamais. Je devais, en outre, affronter le mécontentement des Barons, et la menace d'invasion venue de France.

PANDOLPHE . - Quoi qu'il en soit, vous avez remis votre couronne entre les mains du Pape, et on vous l'a rendue sous condition. La voici.

Il élève la couronne.

JEAN . - Heureux de la retrouver. Tous mes bijoux sont beaux, et celui-là tout particulièrement, sans parler de sa signification. Vous n'en avez été aucun ornement, n'est-ce pas ? Non. J'aime mieux cela.

PANDOLPHE à mettant la couronne hors de portée de Jean . -  
Agenouillez-vous, mon fils, et reconnaissez votre faute.

JEAN . - Sous la contrainte, et tout bien pesé, je vais me mettre à genoux. (Il s'exécute.) Ayant mainte fois offensé Dieu,

et notre mère la Sainte Eglise, j'ai grand besoin de la miséricorde divine. C'est pourquoi j'offre et abandonne librement à Dieu, à Monseigneur le Pape Innocent III et à ses successeurs, pour la rémission de nos péchés, le royaume d'Angleterre tout entier, afin que dorénavant, vassal juré, nous tenions ce royaume de Lui et de la Sainte Eglise romaine, notre mère. Et que cette Charte d'obligation reste valable à jamais.

PANDOLPHE . - Venez donc, Grand Prince, tenir vos promesses, confirmer vos concessions, afin que Dieu Tout-Puissant satisfasse à jamais tous vos vertueux désirs, et que vous parcouriez le chemin des béatitudes temporelles sans devoir pour autant renoncer aux béatitudes éternelles.

Il place la couronne sur la tête de Jean.

JEAN, se levant . - Je jure en outre, dès que j'en aurai les moyens et l'occasion, de conduire une armée en Terre Sainte, pour arracher de force aux Turcs Infidèles la Sainte Sépulture du Christ.

PANDOLPHE, sortant une croix ornée de pierres précieuses . - Portez-la sur votre poitrine, en témoignage de vos saintes résolutions.

Il attache la croix au cou de Jean.

JEAN . - Diamants ? Très bien. Argent : moins bien. Assez... parcheminieux ~~et~~...

PANDOLPHE . - Tenez parole, prenez garde : le Pape est homme d'honneur et il entend que ses vassaux le soient également.

JEAN . - Il ne connaît évidemment pas le genre de vassaux dont je suis encombré. 1215 : une prairie sur la rive de la Tamise, entre Staines et Windsor : Runymede.



Scène 3

Toile de fond : pavillons et bannières, hommes d'armes ; un champ couvert de fleurs, une rivière qui serpente.

Des secrétaires disposent une table et un trône et font les préparatifs nécessaires pour mouler le sceau royal. Des exemplaires de la Charte.

Entre Maréchal.

JEAN , au secrétaire . - Mettez cette table face au nord.  
Je veux la lumière derrière moi.

MARECHAL.- Sire...

JEAN . - Maréchal ?

MARECHAL ; - Nous sommes le 19 juin.

JEAN . - Je le crois volontiers.

MARECHAL . - Vos loyaux Barons, Sire, désireraient savoir...

JEAN . - Mes quoi, monsieur ?

MARECHAL . - Je me suis efforcé de trouver une tournure courtoise pour illustrer une situation déjà bien...

JEAN . - Mais ils ne sont pas loyaux, n'est-ce pas, Maréchal ?

MARECHAL . - Non.

JEAN . - Alors, palsambleu, ne dites pas qu'ils le sont! Ils sont en rébellion armée contre ma personne, ils ont occupé mes places fortes, ils ont refusé de me verser l'impôt, ils se sont entendus, Maréchal, pour conspirer et trahir, pour renier leur serment de fidélité. La courtoisie, vis-à-vis de tels renégats, consiste à leur couper les testicules. On vous considère, je le sais, comme l'arbitre, dans notre royaume, de l'ancienne chevalerie, mais faire montre d'une telle circonspection dans le choix des

termes revient à loger deux langues dans une seule bouche, ce qui est malhonnête, ce que je ne souffrirai pas. Quand vous parlez à votre Roi, William, sincérité d'abord. Mes Barons, donc, alliez-vous dire, désireraient savoir... quoi ?

MARECHAL . - Si vous pensez confirmer l'approbation provisoire que vous avez donnée, il y a quatre jours, à la Charte des franchises. Je voudrais vous appeler, Sire, que la trêve à laquelle ont consenti les Barons sera respectée jusqu'au début de la semaine, pas au-delà. Nous sommes aujourd'hui vendredi...

JEAN . - Ils ont plus de soldats que moi. Pour accepter la trêve, ils ont exigé entre autres choses que je congédie mes mercenaires flamands. J'ai suggéré qu'en retour, ils me donnent un gage de bonne foi en licenciant leurs propres troupes.

MARECHAL . - Ils ne l'ont pas fait.

JEAN . - C'est vrai. Mais d'autre part, William, ils ont recruté une armée parmi les paysans de leurs domaines. Or, le temps de la moisson approche. S'ils ne renvoient pas les hommes au travail, ils n'auront rien à manger cet hiver. Mes hommes, à moi, reviendront de Flandre sur un coup de sifflet. Bonne politique que la mienne : utiliser, autant que possible, des professionnels. De plus, ils se battent mieux.

MARECHAL . - Mais le problème n'est pas là, n'est-ce pas ? Les Barons demandent une réponse.

JEAN . - Ah oui, bien sûr... Les termes de ce document, Maréchal, ne nous donnent pas pleine satisfaction. Le dernier article prévoit une commission de...ah, la mémoire me fait

défaut... (Il prend un exemplaire de la Charte.) Oui, de vingt-cinq Barons, "qui devront tout mettre en oeuvre pour observer, maintenir et préserver le respect de la paix et des libertés accordées par nous aux termes de cette Charte"... etc... Or, quis custodit ipsos custodes ? Et question plus pertinente encore, qui seront-ils, les ipsos custodes ?

MARECHAL . - L'archevêque a suggéré que trente-huit barons supplémentaires assistent et, pour une part, contrôlent les vingt-cinq élus. Quant à ce que seront les vingt-cinq, je crains que...

JEAN . - Je le crains aussi. Le choix se portera sur les *plus* rapaces, ~~à~~ *des* plus ambitieux et les plus fourbes de cette bande rebelle! Eustache de Vesci, Robert Fitzwalter figurent-ils sur la liste ?

MARECHAL . - Oui, mais...

JEAN . - Et qu'en est-il, Maréchal, de votre propre fils ?

MARECHAL . - Sire, mon fils, indigne et entêté...

JEAN . - S'est ligué contre son Roi... Il se trouve en bien mauvaise compagnie, n'est-ce pas, Maréchal ? Vingt-cinq super-rois pour contrôler le Roi d'Angleterre. Que veulent-ils ? Que je coupe ma couronne en deux douzaines de morceaux - et un peu plus - à leur distribuer ?

MARECHAL . - Ils voulaient seulement, Sire, prendre leurs précautions.

JEAN . - Contre quoi ?

MARECHAL . - Contre la mauvaise foi.

Entre l'Archevêque. Il salue sèchement Jean qui ne bouge pas.

JEAN . - Mauvaise foi de qui ? Oh, William, je suis un vieil homme gras, aux cheveux blanchissants.

MARECHAL . - Sire...

JEAN . - Pas aussi vieux que vous, certes. Ce serait difficile. Car en somme, vous étiez pour ainsi dire le tuteur de mon père, sinon celui de mon grand-père... Mais tout de même, je suis vieux. Ma mémoire est défaillante... Il vous faut donc m'expliquer, cher et fidèle ami... au nom du Ciel, comment a commencé toute cette agitation ?

MARECHAL . - Elle a commencé, je suppose, avec la chute de Château-Gaillard.

JEAN . - Et la perte de nos possessions françaises. Pour les garder j'ai dû faire la guerre. Pour faire la guerre il me fallait une armée. L'armée, c'est à mes Barons de la fournir, en échange de quoi ils sont maîtres de leurs terres. Or, il s'<sup>avira</sup>~~est avéré~~ que leurs hommes doivent rentrer pour la moisson ; je les remplace par des mercenaires, et les mercenaires, cela se paye. J'exige alors des Barons une contribution régulière, connue sous le nom de taxe d'écuage, qu'ils considèrent depuis des générations/ comme une compensation acceptable à l'envoi de troupes. Et cette fois, par Dieu, ils me la refusent !

MARECHAL . - Vos impôts de guerre étaient excessifs, Sire...

L'ARCHEVEQUE . - Votre frère le roi Richard lui-même, malgré tous les frais de la Croisade, n'a pas...

JEAN . - Je ne suis pas mon frère... Archevêque, bonjour. Bien aise de vous voir ici... Et nous sommes cette année, pas l'année dernière. Et les prix et salaires augmentent mystérieusement.

Il faut bien que le cercle ait un défaut, n'est-ce pas, Pandolphe ? A moins que votre immuable géométrie néglige les hauts et les bas financiers, fonction de la moisson en Angleterre, du commerce de la laine en Allemagne, ou des faits et gestes des Juifs. Je ne sais pas, et vous ? Quant à William, il ne s'est jamais posé la question, n'est-ce pas William ? Seulement mes soldats exigent d'être payés.

MARECHAL . - Vos soldats ont été vaincus, Sire. Les batailles se livraient en France. Et les Barons d'Angleterre ne voient pas pourquoi...

JEAN . - Pourquoi ils seraient tenus de protéger les territoires de leur Roi. C'est toute la question. Ils font preuve d'une déloyauté grotesque. Et des soldats, même vaincus, exigent qu'on les paye. Je tiens toujours mes engagements. C'est plus que ne faisait Richard. Car enfin, qui est maître de Jérusalem ? Richard a juré de la libérer, et les Infidèles y sont toujours... Mais pas pour longtemps. Nos desseins sont bien connus, et je crois qu'on s'accorde à en admettre la noblesse.

L'ARCHEVEQUE . - Si le roi lui-même est noble, sa noblesse est accrue par celle de l'entreprise. S'il ne l'est pas...

PANDOLPHE . - Sa qualité de Croisé lui confère à elle seule la noblesse, Monseigneur. Cette noblesse-là est de même nature que la vocation du prêtre. Ainsi les sacrements administrés par un fornicateur sont validés. Argument élémentaire, bien sûr, mais...

L'ARCHEVEQUE . - Mais dont nous ne discuterons pas ce matin, il est hors de propos.

JEAN . - Pas du tout !

L'ARCHEVEQUE . - Hors de propos, Sire. Les Barons demandent une réponse immédiate. Etes-vous prêt, oui ou non, à approuver définitivement leur Charte ?

JEAN . - Pour ce qui est de la Charte, Archevêque, c'est une très bonne Charte.

L'ARCHEVEQUE . - Je l'espère bien. J'en ai rédigé moi-même la plus grande part. J'ai réussi à modérer leurs exigences injustifiées.

JEAN . - Exact. Et vous êtes très loyal. Certaines parties de cette Charte sont excellentes. Ecoutez cela : "A personne ne vendrons, à personne ne dénierons ou ne ferons trop longtemps attendre le droit et la justice." Cet article a un double sens. Moi, j'ai toujours respecté les lois et coutumes d'Angleterre, et je n'ai jamais dénié à quiconque la justice, Les Barons, eux, l'ont déjà fait. Désormais, ils ne pourront plus le faire, ni eux ni qui que ce soit. Bien. Ecoutez encore ceci : "Aucun homme libre ne sera arrêté, emprisonné, dépouillé de son franc fief, mis hors la loi, exilé, ni condamné d'aucune manière... sinon par le loyal jugement de ses pairs et conformément aux lois du pays." Ai-je jamais tenté la moindre action de cet ordre ?

MARECHAL . - Vous avez parfois, Sire... semblé le faire.

JEAN . - Le Roi, dans son propre royaume, peut bien, je pense, sembler faire certaines choses. Mais peut-on considérer comme indifférent qu'il les fasse ou semble les faire ? C'est une tout autre question. Si les Barons respectent ce dernier article aussi bien que leur souverain, notre royaume sera un Paradis pour tous ceux qui l'habitent. Et ceci ? "La Cité de Londres jouira de ses

anciennes libertés et franchises, aussi bien sur terre que sur mer." Je me suis toujours efforcé de choyer la Cité de Londres. Pour la construction d'un nouveau pont, c'est moi qui ai fourni l'architecte. Comment peuvent-ils, maintenant, aller de Thames Street à Southwark sans rougir de confusion à la pensée de leur Roi ? Et pas plus tard que le mois dernier, je leur ai même accordé une Charte !

L'ARCHEVEQUE . - Vous avez tenté de les acheter avec une Charte

JEAN . - Vous dites ? ... Très bien, c'était de la corruption. J'avais besoin de leur loyauté. Et cependant, la gratitude des classes marchandes fut telle que presque aussitôt elles accueillirent à bras ouverts les Barons. Quelle trahison imbécile, n'est-ce pas ? Car enfin le commerce et la noblesse ont toujours eu des intérêts opposés.

L'ARCHEVEQUE . - Un bon gouvernement et des lois solides, Monseigneur, c'est l'intérêt de toutes les classes.

JEAN . - De toutes les classes qui détiennent le pouvoir, oui... Peu importe, maintenant, peu importe... Je suppose que le maire de Londres peut garder ses anciennes libertés, pourvu qu'il évacue cette garnison. Mais le fera-t-il ?

L'ARCHEVEQUE . - Je vais lui transmettre votre ordre, Sire. L'engagement sera tenu de part et d'autre.

JEAN . - Je pense que ce serait préférable.

MARECHAL . - Il faut faire confiance à l'honneur des Barons. Ce sont des chevaliers chrétiens, et je ne peux pas croire...

JEAN . - Moi, je peux. Vingt-cinq d'entre eux, qui, à en juger par leur passé, ne sont ni chrétiens, ni chevaliers, doivent veiller sur la mise en vigueur de cette Charte. Leurs noms ne nous plaisent

pas, leurs intentions ne nous plaisent pas. Nous ne sommes guère enclin à les laisser veiller sur quoi que ce soit. Faire confiance à leur honneur ? ... Je mesure l'honneur des hommes à l'aune du mien propre. Et cette marchandise-là, je sais quelle quantité je puis en fournir. N'apprendrez-vous jamais qu'un roi honnête est un roi mort ? Vous les comprenez, vous, Messire Légat, n'est-ce pas ? Vous avez vu, tout au long de votre vie, s'abîmer les astres et les sceptres.

PANDOLPHE . - Tout n'est que poussière, assurément.

L'ARCHEVEQUE . - Mais les lois de Dieu sont immuables, et l'homme vertueux...

JEAN . - Est néanmoins un être libre. Et lequel d'entre nous oserait prédire comment et contre quoi il péchera à la prochaine occasion ? J'ai une petite maîtresse qui, la nuit dernière, m'a trompé avec un mitron de ma cuisine. Si j'étais le Tibère tyrannique que mes Barons se plaisent à vous dépeindre, je lui aurais arraché les yeux ; au lieu de quoi je me suis mis au lit avec ma femme... Ils viennent à midi, n'est-ce pas ? Je condescendrai peut-être à les recevoir, je m'entendrai peut-être avec eux. Mais peut-être pas. En fait, le roi ne prendra conseil que de lui-même. Patientez, et attendez... (En sortant, il s'arrête devant un secrétaire.)  
Comment t'appelles-tu ?

LE SECRETAIRE . - Augustin, Monseigneur.

JEAN . - Tu portes le nom d'un curieux homme : Saint Augustin d'Hippone. Un pénitent excessif. Il jouissait de ses péchés au moment même où il les commettait ; de cette jouissance, il aurait au moins pu leur savoir gré. Pour remercier, il n'est jamais trop tard.



Jean sort.

MARECHAL . - Que compte-t-il faire, d'après vous ?

L'ARCHEVEQUE . - Il vous l'a dit, William! Prendre conseil de lui-même.

MARECHAL . - Vous croyez vraiment que sa décision n'est pas encore prise ?

L'ARCHEVEQUE . - Je ne crois pas qu'il ait jamais pris <sup>de</sup> une décision.

MARECHAL . - Mais au point où en sont venues les choses, il ne peut renier sa promesse. Il a déjà approuvé les revendications des Barons, dans leur exposé provisoire. Son honneur est engagé, Archevêque.

L'ARCHEVEQUE . - Oui.

PANDOLPHE, au secrétaire . - Que faites-vous ?

LE SECRETAIRE . - Des copies de la Charte, Monsieur. Et je prépare la cire pour le sceau.

PANDOLPHE . - Qui vous en a donné l'ordre ?

LE SECRETAIRE . - Le Roi, Monsieur.

MARECHAL . - Il n'aurait sûrement pas ordonné ces préparatifs s'il n'avait l'intention...

L'ARCHEVEQUE . - Il a déjà ordonné les préparatifs d'une Croisade.

MARECHAL . - Pas des préparatifs très sérieux.

L'ARCHEVEQUE . - Le travail de ces deux ou trois secrétaires n'est pas nécessairement, lui non plus, très sérieux.

PANDOLPHE . - Pourtant, s'il a vraiment l'intention de confirmer la Charte, ce travail sera nécessaire, ne l'oubliez pas.

N'oublions pas non plus, Seigneur Archevêque, qu'une Croisade est toujours possible, et que de cela nous devons tenir compte. C'est ce qu'a fait le Pape.

L'ARCHEVEQUE . - J'ai le regret de vous dire, Messire Pandolphe, que le Pape entend fort mal ce qui se passe dans ce pays.

PANDOLPHE . - Suffisamment pour vous avoir nommé archevêque, Votre Grâce, à une époque où le Roi pensait à un autre, et les moines de Canterbury à un autre encore. J'imaginai que vous seriez le dernier à mettre en doute la sagesse de Sa Sainteté.

L'ARCHEVEQUE . - La sagesse de Sa Sainteté a valu à l'Angleterre six années d'interdit. Le Roi, qui est un homme fier, a dû subir l'humiliation de voir tous ses efforts réduits à néant. Et moi-même, malgré mon archiepiscopat, j'ai touché le fond de la douleur spirituelle. Le désespoir est un péché mortel. Si je l'ai évité jusqu'à présent, c'est que seule m'a retenu ma loyauté envers la doctrine enseignée par le Vicaire du Christ. Je dis la vérité, Pandolphe, car je suis un homme de Dieu, et si Dieu n'est pas vérité, Dieu n'est rien, mon ministère n'est rien. <sup>La</sup> ~~Le~~ faute de ce Roi, c'est de n'avoir jamais compris la nature de la vérité. Il a cru qu'on pouvait la découvrir dans toute manifestation terrestre, bonne ou mauvaise, sans distinction. Un peu comme si, regardant le ciel à travers un vitrail d'église, il avait dit : "Ici le soleil est rouge, ici vert, ici jaune" etc... Or, tout homme raisonnable sait que le ciel ne comporte qu'une couleur, la sienne, celle de Dieu. Dieu n'est pas vitrier. Les vitriers sont arbitraires. Le Roi aussi.

PANDOLPHE.-Oui. Mais si le Roi croit vraiment voir toutes ces couleurs, les hommes de son entourage ne devraient-ils pas au moins faire semblant de les voir comme lui ? Pour reprendre votre comparaison, je dirai que nous mettons des vitraux dans nos églises afin de distraire et l'éduquer les ignorants. Mais si nous affichons trop notre mépris secret pour l'art du vitrail, le danger est grand que les fidèles perdent leurs illusions.

MARECHAL . - Je ne suis pas certain, messieurs, de comprendre votre dispute. Mais si le Roi ne confirme pas la Charte, les Barons vont le déposer. Ils peuvent même le tuer. Or, qu'il mérite ou non la confiance, il est toujours Roi d'Angleterre, et j'ai fait serment de le servir. Quel point de la Charte l'arrête ? Le choix des vingt-cinq conseillers ? Selon vous, accepterait-il ce point, si les Barons juraient à nouveau de le servir, et respectaient leur serment ?

L'ARCHEVEQUE . - Peut-être. Mais ils ont fait tant de serments, autrefois, et toujours pour les violer !

MARECHAL . - Non sans provocation grave. Le Roi n'a cessé d'exiger des taxes d'écuage dans des circonstances où aucun roi, jamais ne l'a fait. Nous devons, Archevêque, nous abriter derrière des précédents. Les devoirs de la noblesse du royaume sont fixés par certains précédents et usages, inscrits là-dedans...

L'ARCHEVEQUE . - Oui, Maréchal, oui, je suis d'accord avec vous. Mais les réactions du Roi sont imprévisibles. Il nous faut donc établir les précédents de façon ~~un~~ plus que détaillée. Nous devons ériger des principes, et les lui faire accepter. Pandolphe, je ne suis pas du tout assuré de votre soutien.

PANDOLPHE . - Le seul principe que je soutienne, Votre Grâce, - et il devrait en aller de même pour vous -, c'est celui de la suprématie de l'Eglise dans les affaires spirituelles. Principe que le Roi, s'affirmant Croisé, a déjà admis.

MARECHAL . - Le Roi n'est pas plus Croisé que je ne suis lingère. Cela n'a rien à voir avec la querelle qui l'oppose aux Barons.

PANDOLPHE . - Croyez-vous ? Le Chef des Barons ne manifeste pas un grand amour pour l'Eglise.

MARECHAL . - Je crains que vous ne disiez vrai, bien qu'il se soit proclamé Maréchal de l'Armée de Dieu... Le voici. Je me demande quel ange l'inspire dans les batailles. Monseigneur Fitzwalter.

Entrent Fitzwalter, de Vesci, le jeune Maréchal et d'autres Barons ainsi que le Maire de Londres. Fitzwalter accueille d'un signe de tête le salut de Maréchal.

FITZWALTER . - Encre, parchemin, cire, cafards de bureau. Il a l'intention d'apposer le sceau royal ? A moins qu'il n'ait pas cette intention... Perplexité archiepiscopale... Maréchal, vous avez l'air d'un homme dont on aurait attaché le nez à la queue d'un chien... Où est-il ?

MARECHAL . - C'est du Roi que vous parlez, Monsieur ?

FITZWALTER . - Ses soldats sont dans les Flandres, les miens sont en face, sur l'autre rive. Je lui accorde exactement une heure. Une fois cette heure écoulée, l'Armée de Dieu décidera de se mettre à table.

L'ARCHEVEQUE . - Il n'est pas raisonnable de vous arroger ce titre.

DE VESCI . - Armée de Dieu ? La justice appartient à Dieu, et nous sommes affamés de justice.

L'ARCHEVEQUE . - Affamés ? Voilà le mot juste. Vous repus, la justice sera oubliée.

DE VESCI . - Je ne vois pas pourquoi vous devriez insulter ceux qui, dans cette rébellion, ont partie liée avec vous. Quels articles de la Charte le Roi refuse-t-il d'entériner ?

MARECHAL . - Il refuse que vingt-cinq surper-rois commandent au Roi d'Angleterre.

FITZWALTER . - Cet article est essentiel.

MARECHAL . - Je *le* lui ai dit. Il acceptera sans doute, si l'on crée un second comité pour contrôler le premier.

FITZWALTER . - Il l'aura, son second comité. C'est moi qui le désignerai.

L'ARCHEVEQUE . - Non, Monsieur, c'est moi.

FITZWALTER . - Comme vous voudrez. Quoi encore ?

L'ARCHEVEQUE . - La Cité de Londres : rappelez-vous, ses libertés doivent être confirmées par la Charte. Avez-vous demandé au Maire la permission de rester dans ses murs ?

FITZWALTER . - Pas encore, mais je vais le faire... Monsieur, pouvons-nous rester dans les murs de votre Cité ?

LE MAIRE . - Allons donc, Monseigneur, vous y êtes déjà. Voudrais-je vous chasser, que je ne le pourrais pas. Vous diriez, sans doute, que nos libertés, telles les vôtres, ont besoin de vos soldats pour <sup>être respectés</sup> ~~qu'ils les respectent~~. A propos de respect... le Roi

fait des promesses. Croyez-vous, même s'il appose le sceau royal, qu'il...

LE JEUNE MARECHAL . - Qu'il les tiendra ? Non, Monsieur.

MARECHAL . - La parole de notre souverain ne peut être mise en doute. J'étais décidé à ne pas vous parler. Si mon fils participe à cette rébellion, je ne le connais plus.

LE JEUNE MARECHAL . - Si le Roi nous accorde la Charte, nous ne serons pas des rebelles. Nous voulons nous conformer à la loi, Père.

MARECHAL . - Vous venez de dire qu'il n'accorderait pas la Charte.

LE JEUNE MARECHAL . - J'ai dit qu'il ne la respecterait pas.

MARECHAL . - Le fils de Maréchal n'a pas à mettre en doute l'honneur du Roi.

L'ARCHEVEQUE . - Messieurs, il n'est rien, en cette période, qui ne puisse être mis en doute. Aussi aimerais-je, ne fût-ce que pour montrer au Roi que la vérité et la justice sont de notre côté, vous voir souscrire à cette petite déclaration que j'ai moi-même rédigée. Petite mais capitale. (Il lit :) "Nous nous savons liés par serment et hommage à notre Seigneur Jean, Roi d'Angleterre ; nous devons protéger <sup>loyalement</sup> ~~fidèlement~~ sa vie, son corps, son honneur terrestre, contre toute atteinte humaine ; garder et défendre ses droits, les droits de ses héritiers, et les droits de son royaume." Acceptez-vous, Monseigneur Fitzwalter, d'apposer votre sceau sur ce document ? Nous pourrions ainsi le présenter au Roi.

FITZWALTER . - Je n'accepte pas. Qu'il appose d'abord le sceau royal sur notre document à nous.

L'ARCHEVEQUE . - Et vous, Monseigneur Eustache de Vesci ?

DE VESCI . - J'ai déjà prêté serment au Roi. Inutile de recommencer.

L'ARCHEVEQUE . - Cela convaincrait mieux le Roi de ...

FITZWALTER, tirant l'épée . - Ses soldats sont dans les Flandres, les miens juste en face, sur l'autre rive.

Tous les Barons, comme Fitzwalter, tirent l'épée, à l'exception du jeune Maréchal.

L'ARCHEVEQUE . - Est-ce là votre réponse définitive ?

FITZWALTER . - Oui.

L'ARCHEVEQUE . - Je crains que le Roi ne scelle pas la Charte.

DE VESCI . - Nous lui avons donné une heure. Un quart d'heure à peine s'est écoulé. Nous attendrons.

Les Barons s'assoient à même le sol.

L'ARCHEVEQUE . - Laissez-moi, une fois encore, tenter de vous persuader...

FITZWALTER . - Non.

MARECHAL . - Rentrez cette épe, Monsieur. Il est inconvenant de dégainer vos lames en présence de votre Grand Maréchal, lorsqu'il n'a pas tiré la sienne.

DE VESCI . - Nous sommes l'Armée de Dieu, et nous avons notre propre Maréchal.

MARECHAL . - Vous avez aussi une Charte. Elle est rédigée, la voici. La lettre de la Loi, Monsieur, les précédents et les usages : telle est l'alternative au sang. Vous opposez le sang à la loi, et je crois que vous le préférez.

FITZWALTER . - Oui, je le préfère. Cette Charte est celle de Jean, pas la nôtre. Il nous l'a imposée pour retarder sa défaite, et, par le Ciel, je regrette que nous l'ayons même prise en considération!

L'ARCHEVEQUE V - Non, Fitzwalter; non, cette Charte n'est pas celle du Roi Jean. Inspirée par celle du Roi Henry Ier, elle est conforme aux précédents anciens. Tirer l'épée en cet instant, serait lui dénier toute valeur. Maréchal a entièrement raison.

FITZWALTER . - Mon heure, à moi, est écoulée depuis un an. Un nouvel attermolement nous rendrait ridicules.

Jean fait irruption derrière eux. Surpris, ils se lèvent machinalement, sans réfléchir, et laissent leurs épées à terre.

JEAN . - Tiens! Asseyez-vous, je vous en prie. Augustin, la cire est prête ? Bien. Alors au travail, au travail. (Les secrétaires commencent à sceller la Charte. Jean prend place sur le trône.) Château-Gaillard, construit par mon frère le roi Richard, qui en fit son plus solide bastion de Normandie, est tombé, voici onze ans, sans qu'on pût rendre le commandant responsable de sa chute. En conséquence, la Normandie n'est plus possession de la couronne d'Angleterre. Pourquoi cette défaite si rapide de Château-Gaillard ? On a fourni l'explication : une erreur dans les plans de l'architecte. Un éperon de pierre traversait le fossé profond entourant le donjon central. Eperon qui fut utilisé par les hommes chargés de saper et de miner les fondations du grand mur de pierre. Sans cet appui, ils n'auraient pu mener à bien leur travail. Le mur s'effondra au moment voulu, et la garnison fut, comme on dit, réduite. Quant à savoir pourquoi on avait laissé dans le fossé cet éperon rocheux... je ne



crois pas qu'an puisse, raisonnablement, accuser les architectes d'une quelconque trahison. Les plans de la forteresse étaient en grande partie l'oeuvre de mon propre frère, qui non seulement n'avait aucun intérêt à ce que nous perdions la Normandie, mais passait dans toute la chrétienté pour le plus grand connaisseur en matière de fortifications. Ce qui tend à prouver, n'est-ce pas, combien nous sommes faillibles, et combien peut s'avérer faillible tout ce qui sort de nos mains. (On lui tend la Charte scellée : il la tête.) Ceci est l'oeuvre de ma main... pour employer la formule consacrée, ceci est ma loi et mon oeuvre. Et vous, Fitzwalter, vous pouvez renvoyer vos chiens. Nous pensons tenir conseil, au milieu du mois prochain, dans la ville d'Oxford, et votre présence nous fera plaisir.

Il se lève brusquement et de détourne. Un silence gêné.

MARECHAL . - Le Roi a parlé, Messieurs.

FITZWALTER . - Alors, il n'y a plus rien à dire. Nous le rencontrerons à Oxford. En attendant...

L'ARCHEVEQUE . - Des exemplaires de la Charte seront immédiatement envoyés dans tous les coins du royaume. Le sheriff de chaque comté devra la faire lire à haute voix devant la population rassemblée, et exposer dans les cathédrales, afin que chacun comprenne ce qui lui est accordé par ce traité, quelles lois et quels usages sont ici établis, confirmés et munis du sceau royal. Lors du prochain conseil, chaque article de la Charte sera examiné en détail, on discutera de son application et de son immédiate mise en vigueur.

MARECHAL . - Le Roi vous autorise à partir. Dieu protège le Roi !

Quelques Barons, timidement, reprennent ce cri. Le Maire et les Barons sortent, avec une certaine gêne.

JEAN . - Je vous autorise à en faire autant, William, et vous aussi, Archevêque, et vous, Messire Pandolphe. Nous vous sommes reconnaissant d'avoir si noblement accompli votre devoir... Dieu du Ciel! Je désire qu'on me laisse en paix! (Maréchal et l'Archevêque sortent. Pandolphe recule jusqu'à son fauteuil, mais ne s'assied pas. Jean s'adresse aux secrétaires : ) Vous avez entendu ce qu'a dit l'Archevêque. Veillez à ce que le document soit correctement distribué d'un bout à l'autre de l'Angleterre. Il vous a, bien sûr, donné la liste de toutes les copies à établir ? Voyons... oui, tout cela est correct. Et une copie supplémentaire, que vous enverrez au Pape avec un mot d'explication.

Jean sort. Pandolphe s'approche du secrétaire.

PANDOLPHE . - Vous êtes surpris ?

LE SECRETAIRE . - La copie destinée au Pape n'était pas prévue. Mais elle sera prête sous peu. Faut-il l'envoyer directement à Rome, ou vous en confier l'expédition ?

PANDOLPHE . - Le Roi vous a dit de l'envoyer. Ce sera le plus rapide.

LE SECRETAIRE . - Après tout, Monsieur, à y bien réfléchir, c'est la moindre des choses que Sa Sainteté soit informée... Après tout...

PANDOLPHE . - Après tout, le Roi est maintenant son homme. Et toute rébellion, toute conspiration violente dirigée contre le Roi seront en un sens, dirigées également contre la personne du Pape.

C'est pourquoi l'on peut considérer comme importante son opinion sur ce document. Opinion dont nous devrions être informés, nous autres Anglais, d'ici ~~à~~ la fin de l'été. D'ici la fin de l'été également, le Roi devrait avoir le temps de recruter des troupes fraîches dans les Flandres. (Tous les secrétaires s'affairent autour de leurs parchemins. Pandolphe vient à l'avant de la scène :)

La tempête envahit les cercles si parfaits  
Chaque jour, grondement de tonnerre ou rafale  
Annonce vainement que va exploser... quoi ?  
Grande, très grande activité!  
En tout cas, ce ne sera rien,  
Rien de plus qu'une maladresse  
Mais nous, chargés de préserver les cercles  
Et d'en garder la parfaite harmonie,  
Cette musique qu'il nous est donné d'entendre  
Nous ne pouvons qu'être surpris  
Quand, trop présomptueux, des hommes, des évêques,  
Croient pouvoir, en <sup>mettant</sup> quelques fausses notes,  
La faire résonner comme chanson nouvelle.  
Voient-ils donc la parole de Dieu dans leur Charte ?  
Ce mois de juin est le mille deux cent quinzième  
Depuis que s'éleva la parole de Dieu.  
Qui prétendrait ~~voir~~ reconnaître  
Les doigts de marbre du Sinai  
Crispés sur la plume de ce sérieux jeune homme,  
Fait de sang, d'os et d'eau,  
Risée de la postérité ?  
O fragiles vitres, brisées par des hommes brisés!  
Il sort en poussant sa mappemonde.

ACTE II

Scène 1

Une copie de la Charte, munie du sceau royal, est suspendue face au fauteuil de Pandolphe. Toile de fond : l'intérieur d'un bâtiment gothique assez compliqué ; des secrétaires écrivent, assis à leurs bureaux.

Entrent Pandolphe et un secrétaire, ce dernier portant une brassée de parchemin.

PANDOLPHE . - Grande activité, très grande, assurément.

LE SECRETAIRE . - Croyez-vous qu'il soit nécessaire d'envoyer des copies au Pape ?

PANDOLPHE . - J'en doute. Sa Sainteté connaît la truie, elle peut imaginer ce que sont les porcelets, n'est-ce pas ?

LE SECRETAIRE, lui montrant les parchemins . - J'ai ici, pour l'essentiel, des ordonnances judiciaires, concernant divers litiges à régler selon les termes de la Charte. Ainsi, de nombreux seigneurs exigent depuis longtemps la restitution de châteaux que le Roi a saisis pour non-paiement de dettes ou non-respect de serment - à moins que ce ne soit, si j'ose dire, sans raison du tout, en signe simplement de défaveur. On va maintenant leur expliquer que l'action engagée par le Roi était contraire aux lois et usages, et qu'en conséquence ils peuvent récupérer leurs châteaux. Par exemple, le Seigneur de Quenci obtient le Château de Mountsorrel, le Seigneur Fitzallen, le château de Richmond, et le Seigneur Fitzwalter, à qui, personnellement, j'accorderais volontiers six pieds sous terre et rien de plus, se voit accordé la garde du château de Hereford. Eustache de Vesci, à qui personnellement, j'accorderais volontiers six pieds

sous terre et un cercueil de chaux vive, recouvre ses droits de chasse dans le comte de Durham. Puisse-t-il prendre un lapin empoisonné par quelque plante, et mourir lui-même empoisonné. Certes, il est hors de doute que le Roi, jadis, a eu recours à des actions illégales. Mais pourquoi pas ? Il avait affaire à des hommes sans scrupules, utilisant la légalité pour entraver la marche de la justice, opprimer leur peuple et refuser à la maison du souverain leurs loyaux services. Alors pourquoi pas ?

PANDOLPHE . - Un Roi fait oeuvre louable en corrigeant l'iniquité de ses propres jugements. Mais les jugements qu'il a rendus n'étaient pas tous iniques, n'est-ce pas ?

LE SECRETAIRE . - Bien sûr que non. Pourquoi le seraient-ils ?

PANDOLPHE . - Et le Roi n'est pas encore un vieillard. Du moins il ne le serait pas s'il modérait ses appétits. Il a encore bien des jugements à rendre. Peut-il le faire, selon vous, d'un coeur et d'un esprit légers, en tant que fils de son père, oint par l'Huile du Seigneur, et vingt-cinq Barons, traîtres démunis de toute onction divine, désignés par leur seule voix, de toute évidence inique, surveillent chacun de ses actes ?

LE SECRETAIRE . - Ils peuvent, je suppose, veiller à ce que les entreprises du Roi ne soient pas trop contraires aux promesses faites à Runnymede. Si le Roi contrôle leur conduite avec tout le soin dont il est capable, peut-être ne le gêneront-ils pas plus que ministres et conseillers ne le font d'ordinaire. La gêne, dans le passé, fut minime, n'est-ce pas .

PANDOLPHE . - Dans le passé, peut-être. Mais à présent ce sera différent, vous verrez. Car ces hommes sont pragmatiques, arbitraires et imprévisibles. Certes, on a reproché au Roi ces mêmes défauts. Mais Notre Seigneur a bien comparé, jadis, le Royaume du Ciel à un juge inique. Il a aussi raconté l'histoire d'un surveillant de vignobles qui offrait des salaires inconvenants et, qui plus est, ne semblait <sup>rien voir là de condamnable</sup> ~~pas porter de condamnation~~. Les malheurs ont accablé Job sans aucune raison et la tour de Siloe, en s'écroulant, ~~n'a~~ <sup>ni</sup> ~~pas~~ <sup>ni moins</sup> tué des pécheurs plus (scandaleux que tous ceux vivant en Israël. Or, par définition, Dieu est incapable d'iniquité ; par conséquent, ces apparentes iniquités, replacées dans le cadre de la Sagesse Divine dont nous ne sommes pas encore en mesure de saisir l'ensemble, s'avèrent beaucoup moins arbitraires qu'elles ne le paraissent. Néanmoins, si de tels exemples peuvent justifier le Roi, ils ne seront jamais d'aucun secours pour les Barons. Rien ne sanctionne l'établissement de leur commission de vingt-cinq membres. Elle se condamne d'elle-même. Elle sera la pierre d'achoppement, vous verrez.

LE SECRETAIRE . - Monsieur, vous sous-estimez le Roi. Il n'a pas encore rencontré les vingt-cinq. Quand le Conseil se tiendra... à Oxford...

Entre Jean.

JEAN . - Je crois que nous serons horrifiés par quelque outrage public à la pudeur... Pandolphe, n'allez pas dire à votre vénéré maître que je ne suis pas un honnête homme. (Il montre les parchemins.) Regardez : boutons d'or et d'argent, agrafes et ceilllets de pierreries,

arrachés à mes costumes, à mes vêtements les plus intimes, et que je jette à la répugnante multitude : présents lancés à pleines mains, comme par un roi de conte de fées... Et tout cela pourquoi, Monsieur ? Parce que j'ai donné ma parole. J'arriverai au Conseil avec une conscience pure. Dès maintenant, j'applique la Charte. En feront-ils autant ?

Aha, nous verrons très vite  
A la mine qu'ils feront  
Et à toute leur conduite  
Leurs réelles intentions.  
Plût à Dieu que l'on me voie  
Comme un homme digne qu'on l'aime  
Mais si l'on oppose la haine  
C'est un hérissón qu'on verra.

Sommes-nous prêts, Augustin ? Les Barons sont-ils réunis ? Faut-il entrer au Conseil ?

LE SECRETAIRE . - Oui, Votre Grâce, les Barons sont à votre disposition.

JEAN . - Le ton de votre voix... pas très assuré... Pourquoi ? Enfin, peu importe. Au travail, au travail!

~~Pandolphe s'assoit dans son fauteuil. Apparaît la salle du Conseil. Au centre, un trône ; de chaque côté un banc. Les bancs sont occupés par les Barons du premier acte, Maréchal et l'Archevêque. A la vue du Roi, Maréchal et l'Archevêque se lèvent ; les autres restent assis.~~

MARECHAL . - Mes Seigneurs ! Sa Grâce le Roi ! Mes Seigneurs !

JEAN . - Merci, William, mais je crois qu'on a déjà remarqué ma présence. Messieurs, nous faisons notre entrée. Ne vous lèverez-vous pas, en signe de respect ?... Très bien, vous pouvez rester assis... Attitude relâchée, n'est-ce pas ? (Il s'approche du trône et reste debout.) Une attitude relâchée facilite la digestion, paraît-il. Sans doute avez-vous dîné un peu lourdement. Moi, je souffre de la goutte, et mon médecin ne m'a ~~pas~~ permis aujourd'hui qu'une frugale collation. Il en résulte que j'ai faim, que je suis impatient, un peu irritabile, et très heureux de rester debout bien que mon pied me fasse souffrir. Mon pied droit, très violemment. Je déclare la séance ouverte. Je regarde ce Conseil, et, tout en arpentant la salle où se tient ce Conseil (il marche de long en large), j'en viens rapidement à conclure qu'un seul point exige discussion. Totale-ment superflu serait l'examen détaillé des articles de la Charte, avant que vous n'ayez retiré vos troupes de la Cité de Londres. C'est ce point-là qui vous concerne, débauchés hypocrites ! Le respecterez-vous, oui ou non ?

DE VESCI, se lève brusquement . - Ne venez pas nous traiter de débauchés ! Il y a des faits contre vous, et que l'on connaît bien...

FITZWALTER, se-levant également . - Nous ne sommes pas ici pour endurer injures et outrages.

D'autres Barons se lèvent et orientent.

LES BARONS, ensemble. - Respectez la Charte ! - Tenez vos promesses !  
- Pourquoi ne tenez-vous pas parole ? etc...

JEAN . - Parfait, vous voilà sur vos jambes ! Je peux donc soulager les miennes, aux dépens de mes reins que la goutte, Dieu merci, épargne



encore. (Il s'assied sur le trône. Les Barons ne savent trop s'ils doivent se rasseoir ou rester debout.) Eustache, restez comme vous êtes : debout! Vous aussi, Fitzwalter... A la bonne heure... Et maintenant, asseyez-vous tous, je vous prie. Bien. Les règles de la courtoisie habituelle étant enfin respectées, voyons un peu ces "faits que l'on connaît bien". Un peu de scandale égrillard met toujours de l'huile dans les rouages gouvernementaux. Du moins, quand c'est moi qui tourne la manivelle. Eh bien, allez-y, coquins... des faits, s'il vous plaît, des faits!

DE VESCI ; 6 Je suis d'authentique noblesse. Mes ancêtres...

JEAN . - Vos ancêtres ne nous intéressent pas pour l'instant, Eustache. Nous voulons des faits qui parlent contre moi. Vous vous rappelez ?

DE VESCI . - Vous avez séduit, bafouant toutes les règles de la bienséance et l'ordre reconnu de la société... vous avez séduit...

JEAN . - Une telle, et telle autre, et telle autre encore... à plus ou moins d'intervalle et avec plus ou moins de plaisir, oui. Vous avez fait de même. Et alors, quelle importance ?

DE VESCI . - Je pense à des dames issues de familles notoires. Je pense à des dames dont le statut matrimonial est solidement établi. Je pense à...

JEAN . - Vous pensez à votre propre femme, Eustache, et vous êtes bien long à venir au fait. Ainsi donc, c'est important. Elle vous appartenait et je l'ai prise. En avez-vous la preuve ?

DE VESCI . - Mes Seigneurs, voilà qui est intolérable!

JEAN . - Ce le serait, si vous aviez d'autres preuves que ses dires à elle ; les femmes disent n'importe quoi, et parfois les hommes aussi. Mais la preuve, où est-elle ? Dans les comptes de l'Echiquier Royal. Car si j'avais pris votre femme, c'eût été, vous le savez très bien, parce que vous m'auriez supplié de vous dispenser d'impôts. D'impôts très justifiés. Le Roi est à court d'argent et fera n'importe quoi pour en avoir, c'est bien la raison pour laquelle nous sommes ici aujourd'hui. Le Roi exige l'argent en remplacement des troupes, la femme en remplacement de l'argent. Vous n'imaginez tout de même pas une vieille outre aussi laide que moi séduisant votre femme par ses charmes physiques ? Que Dieu me ronge le pancréas, Vesci, si elle est venue à moi pour rien ! A moins qu'elle ne soit pas venue du tout ! Nous n'allons pas nous attarder davantage sur le problème de la prostitution ! Je parlais de la Cité de Londres... Il me faut une réponse.

L'ARCHEVEQUE . - Mon Seigneur ...

JEAN . - En vérité, Monseigneur, c'est au Maréchal de l'Armée de Dieu que je m'adressais. Il n'a pas encore ouvert la bouche, si ce n'est pour ne rien dire. Cependant, Dieu dispose d'une autre armée. Une armée de célibataires, grâce au ciel. Vous avez la parole.

L'ARCHEVEQUE . - Les Barons ont refusé d'évacuer Londres, Monseigneur.

JEAN . - Pourquoi cela ?

L'ARCHEVEQUE . - Ils ont leur raison. Pas très bonne, selon moi, mais que, du point de vue militaire, ils justifient de la façon

suiuante : tant que les engagements stipulés par la Charte ne seront pas manifestement tenus, ils ne voient pas ce qui les obligerait à retirer de la Cité une garnison qui - toujours du point de vue militaire - présente pour eux un sérieux avantage.

JEAN . - Effectivement. Ils s'installent à Londres, ils s'installent à mon Conseil ; peu leur importe que mes jambes malades se fatiguent. Je sais pourquoi ils s'installent à Londres. Le Roi de France, si le besoin s'en fait sentir, n'aura que la Tamise à remonter pour les rejoindre. Cela leur donne un tel sentiment de puissance qu'ils se permettent de défier à visage découvert leur propre souverain, si conciliant, si bienveillant soit-il, désireux seulement de vivre avec eux en bonne amitié. Il est, me semble-t-il, absolument sans précédent que des sujets ayant prêté serment de soumission demeurent assis à l'entrée du monarque et se lèvent seulement pour saluer les obscénités proférées par ce monarque. Vous nous voyez fort surpris, Archevêque. Et croyez-nous, si nous pouvions tuer ces gens-là, nous le ferions sans tarder. Mais pour l'instant, c'est chose impossible. Que voyez-vous à nous conseiller ?

L'ARCHEVEQUE . - La modération.

JEAN . - Dieu tout puissant ! Qui devrait en user ?

L'ARCHEVEQUE . - Tout le monde, Sire. Pour se porter au secours de l'armée des Barons, une expédition française devrait, de toute manière, passer devant la Tour de Londres. Or, si la Tour était aux mains de ...

JEAN . - Du Roi ? Ce serait magnifique en effet. Mais ce n'est pas le cas, alors pourquoi en parler ?

L'ARCHEVEQUE . - Pas aux mains du Roi... aux miennes.

JEAN . - C'est vrai, j'oubliais que vous aussi possédiez des troupes!

L'ARCHEVEQUE . - La garnison de la Tour est permanente, et se dit dévouée à votre cause. Mais le gouverneur a pris une fois le parti des Barons, et qui change une fois de camp peut le faire à nouveau. Monseigneur Fitzwalter, autoriserez-vous cet officier à se placer sous mes ordres ?

DE VESCI . - Pouvez-vous lui faire confiance ?

L'ARCHEVEQUE . - Et vous ?

DE VESCI . - La Tour passe généralement pour ~~être~~ imprenable. Donc, celui qui l'occupe peut, s'il le décide, se moquer de nous tous.

FITZWALTER . - Nous n'abandonnerons pas la Tour. Sainte Vierge, elle est en effet imprenable!

DE VESCI . - Tant que nous aurons une armée dans la ville même, nous ne risquons rien, je crois, à abandonner la Tour.

UN BARON . - Nous n'abandonnerons pas la Tour.

DE VESCI, après avoir, d'un signe, appelé auprès de lui Fitzwalter et quelques autres . - Ecoutez... Le gouverneur est actuellement notre homme, cela ne fait aucun doute. Par conséquent, s'il se place sous les ordres de l'Archevêque, nous ne risquons rien. Ce sera une fiction diplomatique, commandée par notre amour de Dieu.

Le gouverneur ne va pas rester unique-serviteur-de-Jésus dans un coin de cette ville dont nous occupons tout le reste. (Du pouce, il montre l'Archevêque.) Lui, c'est un saint, disons trois quarts de saint, il peut donc faire quand il veut ce genre de chose, ça le regarde, n'est-ce pas ? Le gouverneur, en revanche, est un soldat, et ce qui regarde le soldat, c'est de se mettre aux côtés du vainqueur... donc, ce sera nous ou le Roi Sabre de Bois, sûrement pas Canterbury. Me suis-je bien fait comprendre ? (Il rejoint le gros de l'assistance.) Monseigneur de Canterbury, l'Armée de Dieu se fait une joie, dans l'intérêt de la paix, d'autoriser le Clergé de Dieu à occuper la Tour.

L'ARCHEVEQUE . - Monsieur Fitzwalter ?

FITZWALTER . - Quoi ?... Oui, bien sûr, permission accordée.

Vous n'avez pas entendu ?

L'ARCHEVEQUE . - Merci, Monseigneur.

JEAN . - La paix vous sera sans nul doute reconnaissante, Eustache, de l'intérêt que vous lui portez. On la représente, je crois, dans la statuaire antique, comme une femme belle, échevelée, parfois menacée de viol. Et vous, Archevêque, combien de temps comptez-vous occuper délibérément ma place forte, tandis que ma cité entière est aux mains de ceux-là qui l'occupent, eux aussi, délibérément ?

L'ARCHEVEQUE . - Il ne s'agit là, Monseigneur, que d'un compromis temporaire.

JEAN . - Alors, Monsieur, proposez une date !

L'ARCHEVEQUE . - La fête de l'Assomption ?

FITZWALTER . - Quand tombe-t-elle ?

L'ARCHEVEQUE . - Vraiment, Monseigneur...

JEAN . - Allons, quand ? Nous ne sommes pas le Chapitre du Diocèse! (Au secrétaire :) Et vous, vous savez la date ?

LE SECRETAIRE . - C'est le 15 août, Monseigneur.

JEAN . - Dans un mois. Très bien. Dans un mois, vous aurez quitté Londres, D'accord ?

FITZWALTER . - C'est acceptable, oui... (De Vesce lui parle à l'oreille.) Enfin, à condition que...

JEAN . - Que quoi ? Que le Roi de France amène mille archers ?

FITZWALTER . - Non. Le Roi de France n'a rien à amener. A condition que toute la noblesse, le haut clergé, la justice, bref, tout l'appareil du royaume ait fait serment de respecter la Charte. Ce n'est pas encore fait. Tous doivent en outre obéir à la Charte, et en particulier au Conseil des vingt-cinq Barons ici présents... Il doit être bien entendu que nous sommes le Royaume d'Angleterre.

JEAN . - Que Dieu aide les Anglais! (Jean sort brusquement. Après un instant de confusion, le Conseil se disperse et chacun quitte la scène, y compris Pandolphe, mais non le secrétaire qui continue à ranger ses parchemins. Jean revient, accompagné par l'Archevêque et Maréchal.) Augustin, montre à ces dignitaires anxieux le travail que tu as en mains.

LE SECRETAIRE . - Il y a seulement là, Monseigneur, une petite partie de l'énorme masse de documents que les Scribes de la Maison Royale terminent en hâte. Nuit et jour, ils restent à leur bureau.

L'ARCHEVEQUE . - C'est très probable. Je ne désire pas examiner les parchemins. Si le Roi déclare que les articles de la Charte sont en cours d'application, ce n'est pas à moi de mettre en doute sa parole. Sire, pourquoi n'avoir pas fait mention devant le Conseil des lettres de réclamation ? Cela aurait pu apaiser...

JEAN . - Si vous n'avez pas la prétention de mettre en doute ma parole, pourquoi eux, l'auraient-ils ? Ma parole, je l'ai donnée à Runnymede, et je n'ai pas à la redonner.

MARECHAL . - Tout ce qu'ils demandent, c'est une preuve de votre bonne foi.

JEAN . - La Charte est frappée de notre sceau, Maréchal, Cela me semble suffisant.

MARECHAL . - Sire, puis-je vous parler ~~franchement~~ sincèrement ?

JEAN . - Vos desseins seraient-ils si grands que leur poids vous écrase ? Pourquoi cela ? Parler sincèrement, c'est bien ce que trop de gens ont fait aujourd'hui. Ne vous laissez toutefois pas inhiber par la conscience un peu tardive que vous prenez du climat de l'époque. Allons, continuez, un peu de courage ! Asseyez-vous, si vous le désirez, étendez vos jambes en ma présence, n'omettez rien de ce qui peut vous faire passer pour un homme au goût du jour.

MARECHAL . - Le goût du jour n'est pas de mon goût, Sire. Mais je sais aussi qu'il résulte d'une querelle où, de part et d'autre, ont pesé trop de suspicions, trop de frustrations. Les Barons savent bien que même si une grande partie de la Charte n'est qu'une compilation des Chartes précédentes - car le Roi Henry Ier, je crois...

L'ARCHEVEQUE . - Exact. Et le Roi Henry II a également conçu divers projets qui...

MARECHAL . - Certes. Mais je ne vois pas de précédent pour l'obligation faite au Roi d'accepter les vingt-cinq Lords Conseillers quelque titre qu'ils se donnent. Il y eut toujours, sans doute, un Conseil d'Etat autorisé à donner son avis, et si le Roi tenait compte de cet avis, l'Etat ne s'en portait pas plus mal. Mais un Conseil habilité à interdire un acte royal, et à l'interdire, en fait, sous la menace d'une rébellion armée, ce qui est bel et bien prévu par la Charte, Monseigneur l'Archevêque, et je vous ai dit, à l'époque, qu'elle n'aurait jamais dû être rédigée en ces termes...

JEAN . - Au fait, Monsieur! Ce qui n'aurait pas dû être rédigé, c'est la Charte elle-même, dans son ensemble!

MARECHAL . - Un tel Conseil est effectivement très dangereux, et d'autant plus dangereux que ses membres ne sont pas représentatifs. S'il s'agissait d'un Parlement choisi parmi tous les nobles indifféremment, et pas seulement parmi les partisans de Fitzwalter et de de Vesoi, alors, peut-être... Mais de toute façon, Sire, ils savent aussi bien que nous combien leurs exigences sont exorbitantes, et qu'il ne leur faut pas s'attendre à vous voir couché à leurs pieds, et que... bref, ils craignent votre réaction, et par conséquent, se conduisent très mal. Je leur ai cherché des excuses, mais ils sont inexcusables, et rien ne sert de fermer les yeux...



JEAN . - Je n'ai pas essayé de les fermer, vous en êtes témoins

L'ARCHEVEQUE . - J'en étais également témoin, Sire, et mon coeur débordait de tristesse. N'est-il pas évident qu'une promesse de liberté n'a aucune valeur aux yeux de ses bénéficiaires si elle ne peut être suivie d'exécution ?

JEAN . - La promesse en question, Archevêque, a été faite par votre Roi !

L'ARCHEVEQUE . - Et cette promesse, Maréchal, vient de nous le rappeler, vous n'êtes pas le premier roi à avoir été contraint de la faire.

JEAN . - A vrai dire, si, Monsieur, le tout premier à y avoir été contraint.

L'ARCHEVEQUE . - Cela ne fait qu'aggraver les choses... L'histoire démontre - et vous l'avez admis - que certains rois ont trahi leur serment. Seul un ménestrel ou un rhétoricien oserait prétendre le contraire, ce qui, au demeurant, ne m'impressionnerait pas.

MARECHAL . - Monseigneur, de la modération !

L'ARCHEVEQUE . - Je refuse de me modérer. Je ne suis pas, à l'heure qu'il est, un sujet suppliant son roi, mais un ministre du Seigneur chapitrant un hypocrite. Jean, fils d'Henry, vous avez trop souvent négligé la vérité.

JEAN ,dent on a un instant l'impression qu'il va le frapper . - Stephen, fils... je ne connais pas le nom de votre père, et je m'étonne que vous jugiez nécessaire de mentionner le nom du mien. Lui aussi a eu maille à partir avec l'un de ses archevêques. Il s'agissait d'autre chose alors, si je me souviens bien, que d'une parole trahie.

L'ARCHEVEQUE . - La parole, les os, le coeur, tout est fragile. Et mon coeur à moi ? (Montrant la Charte :) Tout le sang de mon coeur est sur ce mur, dans cette oeuvre ; et, dussè-je pour la défendre subir le sort de Becket, je ne prêterais pas la main à un quelconque amoindrissement de sa signification... Mais excusez-moi, c'est tellement bête ! Je vous reprochais à l'instant un langage de ménestrel, et voici que je profère de pompeux discours, dignes d'un Roland ou d'un Lancelot plus ou moins authentiques.

JEAN . - Ne vous excusez pas, nous aimons tous la poésie. Mon frère Richard Coeur de Lion composait lui-même des vers, et lorsqu'il fut fait prisonnier, c'est son ménestrel qui découvrit le lieu... hélas !

L'ARCHEVEQUE . - La poésie inspirée par cette captivité ne plaira pas. Qui donc peut éprouver du plaisir quand la vertu est au cachot, sans espoir de délivrance ? Or, tel est le sujet de la complainte, et celle-ci vous survivra. Ce n'est pas seulement votre souveraineté qui dépend de la Charte... Votre jeune fils Henry, quand il deviendra roi... et son fils, s'il en a un, et toute votre postérité, aussi loin qu'on envisage l'avenir... Tous ces rois et ces reines gouverneront selon l'usage et la justice, tels que les définissent les articles de la Charte... Sinon, selon toute vraisemblance, ils ne gouverneront pas.

MARECHAL . - Archevêque, vos propos relèvent de la trahison. Si ces rois et ces reines ne gouvernent pas, qui gouvernera à leur place ?

L'ARCHEVEQUE . - La vérité, et pas seulement celle de Jean mais celle de tous les Plantagenet, aura été posée sur la balance, et l'on aura constaté qu'elle n'est d'aucun poids. Mané, Thecel, Pharès... L'héritage des rois indignes sera transmis aux Mèdes et aux Perses... C'est écrit sur le mur!

L'Archevêque sort en pleurant.

JEAN . - Il voulait parler des Français, je suppose. Mais se peut-il qu'il soit de connivence avec eux et s'apprête à organiser l'invasion de son propre pays ? Peut-être ai-je manqué de prudence, en lui laissant le commandement de la Tour de Londres.

MARECHAL . - Sire, je ne peux tout de même pas croire...

JEAN . - Je l'ai toujours considéré comme un honnête homme. Mais c'est un clerc, ne l'oublions pas. Voyez son passé... Sa formation lui permet de porter deux visages... Le voici qui revient.

L'Archevêque rentre.

MARECHAL, au secrétaire . - Quel est-il, son passé ?

LE SECRETAIRE . - Université de Paris. Théologie, scolastique.

JEAN . - Berceau bien peu rassurant, pour de modestes et pieux pasteurs... Alors, Monsieur, vous revoilà ? Il ne fallait pas prendre cette peine. Personne, du moins à ma connaissance, n'avait crié "bis".

L'ARCHEVEQUE . - Je suis responsable de la Charte. C'est moi qui ai convaincu les Barons de modérer leurs multiples exigences, maintenant seulement celles qui pouvaient se justifier par référence aux anciens usages, rejetant celles, très nombreuses, que leur inspiraient égoïsme et tyrannie. La question des vingt-cinq Conseillers a été réglée, je vous l'accorde, de façon maladroite, mais il fallait

bien trouver un compromis : l'application de l'article importait au premier chef. C'est moi qui ai codifié et condensé certains passages trop généraux - et, à mon avis, imprudents - suggérés par vous-même, Sire. Je pense à ces articles prévoyant le déni de justice et l'incarcération sans jugement. Le principe de base était bon, mais les Barons auraient aimé une rédaction plus précise, et j'ai déjà eu assez de mal à satisfaire les Barons, sans qu'on tente d'inclure des articles susceptibles de porter un jour atteinte à leurs privilèges personnels. En fait, j'ai <sup>amené</sup> ~~sorti de leur camp re-~~  
~~tranché~~ les libertés des sujets et les prérogatives du souverain, <sup>retranchées dans leur camp respectif, à se rencontrer</sup> ~~afin qu'ils se rencontrent~~ ici, sur ce parchemin, en lieu et place d'un champ de bataille où se fût perpétré le plus sombre carnage. Mes difficiles et patients efforts seront-ils si légèrement réduits à néant ?

JEAN . - Mais non, Stephen, non, pas du tout. Nous savons que que vous êtes profondément sincère. La vérité du Christ éclate par votre bouche ; et, quelle que soit la légèreté méprisante de notre caractère, nous ne saurions négliger vos efforts. N'oubliez pas - et vous en deviendrez moins sévère - que la Maison des Plantagenet passe pour descendre du diable... Nous sommes maintenant chrétiens, mais pas toujours de très bons chrétiens. Cela dit, je n'arrive pas à voir comment je pourrais faire confiance à...

MARECHAL . - Sire, je parlerai hardiment. Et cette fois, je vous en prie, ne vous moquez pas avant de m'avoir entendu jusqu'au bout. Lorsque votre grand ancêtre, le Roi Arthyr, se trouva en guerre contre son infortuné fils - mais oui, ce sont là chants de ménestrels, mais

les actions de la Table Ronde servent d'exemple à tous les bons chevaliers d'aujourd'hui - Arthur et Mordred amenèrent leurs armées sur le champ de Camlann. On obtint, non sans peine, que les chefs entreprissent des négociations. Mais hélas, une petite vipère rampa hors d'un buisson de fougères, et alla mordre à la cheville l'un des chevaliers du Roi. Comme le chevalier tirait son épée afin de couper en deux le serpent, on remarqua, dans les deux camps, l'épée brandie, et la trahison ne fit aucun doute ; le combat qui s'engagea aussitôt, fut d'une abominable férocité. A ce conflit survécurent seulement deux hommes. Le Roi n'était pas l'un des deux.

JEAN . - Mais vous, si, j'imagine. Pardonnez-moi ma frivolité, William. Je suis ému par votre supplique autant que par la constance de l'Archevêque. Faudrait-il que je pleure devant vous ? Vous me traiteriez alors de crocodile. J'aimerais pourtant vous poser une question : comment puis-je décider les Barons à regagner leurs châteaux ? Répondez-moi. Leur prouverais-je l'immensité de l'oeuvre administrative que j'ai entreprise pour leur bien, qu'ils ne déguerpissent pas, j'en suis persuadé. Bien après la Fête de l'Assomption, ils seront encore à Londres. N'ai-je pas raison ? Si, et vous le savez. Pourquoi gardent-ils si longtemps leurs armées sur le pied de guerre ? Qu'ont-ils à craindre ?

MARECHAL . - Vos Flamands, Sire, lorsque vous leur ferez traverser la Manche.

JEAN . - Je n'ai pas l'intention de faire traverser la Manche à mes Flamands.

L'ARCHEVEQUE . - Sire, est-ce bien la vérité que vous dites ?

JEAN . - Bien sûr, c'est la vérité. Je ne suis pas idiot, Archevêque. Moi aussi, je préfère une Charte humiliante à une inéluctable guerre civile.

MARECHAL . - Voilà qui est fort important, Sire. Les Barons, de toute évidence, vous croient en train de recruter des hommes dans les Flandres. Si je puis, en votre nom, leur assurer qu'il n'en est rien, je vois de fortes chances pour qu'ils évacuent Londres.

JEAN . - Vraiment ? Soit. Alors, écoutez. Nous avons la bonté et le plaisir de vous donner cette assurance, avec toute la solennité dont nous sommes capable. Nous ne désirons d'autres soldats que ceux dont le recrutement doit être assuré par nos loyaux Barons. Grands Dieux, Monsieur, dois-je vous apprendre que les mercenaires flamands sont connus pour leur férocité sans bornes ? Aussi serons-nous heureux de nous passer de leur aide - si l'on peut appeler cela une aide. Augustin, écrivez immédiatement à tous les recruteurs des Pays-Bas avec qui vous avez pu avoir affaire : dites-leur que nous passerons désormais de leurs services. Vous écrirez dès aujourd'hui, et soumettez les lettres à Maréchal avant de les expédier...  
Cela vous suffit ? Très bien.

Jean et le secrétaire sortent.

L'ARCHEVEQUE . - L'armée de Londres doit être licenciée. Peut-être est-ce là un moyen d'y parvenir. De moins, je n'en vois pas d'autre.

MARECHAL . - C'est moi qui vais transmettre la nouvelle aux Barons. Si le Roi n'est pas honnête, mon nom sera souillé en même temps que le sien. Ainsi, j'accomplis mon devoir envers le fils de

Henry, et le frère de Coeur de Lion.

Maréchal sort. L'Archevêque va se retirer par une autre sortie,  
lorsque Pandolphe vient à lui.

PANDOLPHE . - Monseigneur, j'ai souvent entendu Sa Sainteté, lorsqu'après un dîner pris avec quelques compagnons très chers, Elle était encline à l'évocation de Ses souvenirs, parler avec affection des jours que vous avez passés ensemble à l'Université de Paris.

L'ARCHEVEQUE . - Le Saint Père se souvenait de moi ? Voilà qui me comble.

PANDOLPHE . - Il m'a plus d'une fois entretenu d'une série de conférences faites par vous sur les devoirs de la Charge Episcopale.

L'ARCHEVEQUE . - J'y développais, il est vrai, une théorie qui fit quelque sensation. Mais je ne vous en recommande pas l'étude; elle ne vous serait d'aucun secours dans nos actuelles et extravagantes difficultés.

PANDOLPHE . - Apprenez-vous à vos étudiants ce qu'est la conduite d'un évêque devenu commandant d'une forteresse métropolitaine ?

L'ARCHEVEQUE . - Non.

PANDOLPHE . - Pas même si la forteresse se trouve au centre d'une ville occupée par une armée virtuellement ennemie ? (L'Archevêque sort.)

Toute ligne ajoutée, rédigée avec soin  
En vue de préciser, définir et parfaire,  
Loi d'être un dur chaînon dans la chaîne solide  
Deviens la pointe aigüe d'un nouveau coin planté  
Dans le tronc gémissant de se sentir meurtri.

(Le secrétaire entre, apportant une lettre.) Et voici l'un des  
marteaux.

LE SECRETAIRE . - Cette lettre, Monsieur, est destinée à un homme du nom de Hugh de Boves, dont la dernière résidence connue de nous est la cité de Bruges. Cet homme fait commerce de mercenaires. Moyennant la rémunération d'usage, il lève, équipe et transporte des armées entières partout où le boin s'en fait sentir. Et, les Pays-Bas se trouvent actuellement surpeuplés, il vit fort bien.

PANDOLPHE . - Il vivra encore mieux en enfer, après sa mort.

LE SECRETAIRE . - Exactement. Il y a, je crois, dans le gouffre de Lucifer, un tribunal réservé aux auteurs de troubles... Or, le Roi va maintenant écrire à Sir Hugh qu'il a décidé d'annuler le contrat passé il y a un mois. La lettre que voici, étant en contradiction avec l'autre, ne peut, de toute évidence, être ouvertement expédiée. C'est pourquoi le Roi vous serait infiniment reconnaissant à vous, représentant du Pape, donc au-delà de tout soupçon, si vous vous chargiez de faire porter cette lettre par votre messenger personnel. (Pandolphe, soupçonneux, prend la lettre et l'examine.) Ne craignez rien, elle est en langage chiffré. Cela peut sembler infâme, mais le Roi, nonobstant les espoirs de l'Archevêque, a l'intime certitude que les chefs des Barons ne voient plus dans la Charte un remède satisfaisant à leurs griefs personnels.

PANDOLPHE . - Ah non, vraiment ? Mais que veulent-ils de plus ?

LE SECRETAIRE . - Ils veulent prendre tout ce qu'il leur sera possible jusqu'à ce que le Roi meure et soit remplacé par un enfant de neuf ans... Et alors... qui gouvernera l'Angleterre ?



PANDOLPHE . - Pas Sir Hugh de Boves, espérons-le. J'accepte néanmoins de faire parvenir cette lettre à destination.

LE SECRETAIRE . - Le Roi vous en sera fort reconnaissant.

Ils sortent, chacun de son côté.

Scène 2

Toile de fond : la Tamise, avec le pont et la Tour de Londres.

Une table et des tabourets. Sur la table, du vin et des pichets, un cornet à dés.

De Vesce entre, se verse à boire, vide son gobelet, et joue aux dés, tout en blasphémant à mi-voix.

Entre Lady de Vesce.

DE VESCI . - Je croyais, Madame, vous avoir ordonné de rester dans vos appartements. J'arrive d'Oxford, et vous n'étiez pas là pour m'accueillir. Que faisiez-vous ?

LADY DE VESCI . - Je suis allée visiter la ville, Monsieur. Qu'y a-t-il <sup>là</sup> de si extraordinaire ? Les femmes de bourgeois font la même chose tous les jours.

DE VESCI . - C'est très possible, Madame : leurs maris, à elles, ne le leur ont pas défendu. Le vôtre, si.

LADY DE VESCI . - Je serais fort aise de savoir pour quelle raison.

DE VESCI . - Vous le savez très bien, je ne souillerai pas mes lèvres à vous le répéter. Voyons, Madame, vous n'êtes rien d'autre qu'une rivière navigable, un canal de décharge.

LADY DE VESCI . - Continuez.

DE VESCI . - Continuer ? Que voulez-vous dire ? Ce que j'attends, c'est que vous vous défendiez. Vous défendrez-vous, Madame ?

LADY DE VESCI . - Vous prouverez que j'ai été la maîtresse du Roi plus facilement que je ne prouverai le contraire.

DE VESCI . - Pour l'atteinte que vous avez portée à mon honneur, je pourrais vous emprisonner... vous faire fouetter par mes valets... Personne n'en serait scandalisé.

LADY DE VESCI . - Aux termes de la Charte que le Roi vient de vous accorder, je crois que cela apparaîtrait comme un très grand scandale.

DE VESCI . - La Charte... Quelle Charte ? Aucun rapport avec vous !

LADY DE VESCI , lisant la Charte . - "Aucun homme libre ne sera arrêté, emprisonné, dé<sup>o</sup>puillé de son franc fief, sinon par le loyal jugement de ses pairs." Je suis une femme libre, d'authentique noblesse... Si vous pouvez constituer une cour de nobles dames, dont le rang équivaille au mien, elles seront toutes prêtes, je n'en doute pas, à entendre votre plainte et à prononcer un verdict justifié par les preuves que vous fournirez.

DE VESCI . - Les preuves... Allons donc, j'ai assez de preuves..

LADY DE VESCI . - Absurde ! Vous n'en avez aucune.

DE VESCI . - Aucune, hormis ce qu'on chante à tous les coins de rue, ce qu'on chuchote dans tous les corridors de tous les châteaux du pays. Et que voulez-vous dire, par le Sang Noir de Satan, en interprétant de la sorte un document qui ~~est~~ <sup>...</sup> (qui ne veut pas dire ce que vous croyez ? ... Non, l'article que vous venez, avec un tel plaisir, de citer à votre mari à votre seigneur, vise très exactement à empêcher que des hommes de mon rang soient traînés devant des tribunaux composés d'hommes d'un rang plus bas... roturiers, étrangers, Dieu sait encore quoi... Vous connaissez très bien les méthodes du Roi en matière de Justice : utilisation de scribes français ou autres, d'officiers mercenaires qu'il avait l'impudence de présenter comme des juges. Eh bien, il ne le fera plus, ce flot est endigué, et assez fermement, j'espère, pour que l'adultère ne puisse se faufiler.

LADY DE VESCI . - L'adultère commis avec le Roi...

DE VESCI . - Ici, il ne vous sera d'aucune protection. Nous sommes maintenant à Londres, et nous y sommes retranchés.

LADY DE VESCI . - On ne peut pas en dire autant de votre Charte, je le crains.

DE VESCI . - Je ne vous comprends pas.

LADY DE VESCI . - J'ai peut-être interprété cet article avec quelque fantaisie. Mais après tout, une dame en péril doit recourir à toutes les armes.

Robustes sont nos assaillants  
Et le choix nous est impossible.  
Cléopâtre eut le serpent noir  
Et Daphné trouva l'arbre vert .

Sapho, je m'en souviens, s'est jetée à la mer.  
Pour Pénélope, le fuseau servit de frein à la luxure.  
Jézabel se couvrit de visage de peinture  
Et enferma son corps dans des brocards rigides.  
Judith, la mieux pourvue, possédait une épée.  
Moi, la seule arme qui me reste  
C'est un mot de sens ambidextre  
Sur un parchemin revêché.  
Et peu m'importe qu'il vous semble impertinent.

DE VESCI . - Ambidextre, ambidextre... C'est un mot que vous qualifiez ainsi ? Allons un mot veut dire ce qu'il dit, ce qu'on lui fait dire... Et selon vous, il prendrait le sens qu'on veut bien lui donner ? Mais si c'était vrai, et qu'on s'en aperçoive...

LADY DE VESCI . - Eh bien, mon Seigneur, si...

Fitzwalter entre, introduit par un secrétaire. Il se sert à boire.

FITZWALTER . - Le Maire de Londres est dans la cour, <sup>et gracieux</sup> avec une ~~avec une~~ <sup>comme une porte de prison</sup> ~~à la main~~ <sup>à la main</sup> Il demande à nous parler.

DE VESCI . - Qu'il attende. Robert, une idée vient de me frapper l'esprit - vous pouvez sortir, Madame -, de le frapper avec beaucoup de force.

FITZWALTER . - Le jeune Maréchal a terminé les préparatifs du tournoi. Nous pourrons le faire à Hounslaw. Il y a là un bon terrain, assez vaste, et les menuisiers ont reçu l'ordre de dresser dès maintenant les tribunes. (Il lance un dé et compte les points :)

Cinq et quatre

Neuf filles vertes en ligne pour danser

Voulez-vous lancer les dés ?

DE VESCI . - Les termes de la Charte... Il m'est soudain apparu qu'on pouvait en donner une fausse interprétation.

FITZWALTER . - C'est fort probable. Alors, vous jetez les dés, oui ou non ? Un mot vaut ce qu'il vaut, on le retourne, comme un vieil habit, autant de fois qu'on le veut. Croyez-moi, Eustache, la victoire par les armes, et elle seule, est irréversible. Jetez donc les dés, s'il vous plaît. (De Vesçi jette les dés et Fitzwalter compte les points : )

Trois et cinq

Huit <sup>morts</sup> ~~jours~~ qui ont rencontré leur destin.

(De Vesçi lui donne une pièce de monnaie.) Merci.

DE VESCI . - Bien sûr, vous avez raison. Je ne vois pas non plus pourquoi nous laisserions des mots nous causer tant de soucis. Et puis quoi, cette guerre ? Le vieux Maréchal m'a solennellement fait savoir que Jean sans Terre renonce à ses soldats sans terre. Il a écrit dans les Flandres qu'il ne voulait plus de mercenaires. Devons-nous lui faire crédit ?

FITZWALTER . - Impossible, en tout cas, de ne pas faire crédit au vieux Maréchal. Il est le bouclier même de la rectitude. Et de plus, l'homme est bon. Jeune, j'étais page chez lui. C'est vraiment un honnête homme, et vraie, par conséquent, <sup>est</sup> la nouvelle qu'il annonce. Mais que Jean ait réellement écrit ces lettres, c'est une autre affaire. Et pourtant, il les a peut-être écrites. Car je crois qu'il a peur. Il sait que nous recrutons chaque jour davantage dans les comtés du Nord. Et il ne veut pas ~~aux~~ d'une guerre. Elle serait si coûteuse, et il aurait si peu de chances de la gagner...

Il jette les dés.

DE VESCI, comptant les pantes :

Trois et deux

Cinq blessures sa glantes sur la Sainte Croix de Dieu.

J'aurais pu faire mieux. Donc, si la guerre n'éclate pas - et elle serait si coûteuse en effet que je m'en passerais volontiers moi-même - nous sommes tenus par cette Charte. Or, je vous le répète, je ne suis pas du tout sûr de connaître <sup>sa</sup> signification.

FITZWALTER . - Cette Charte, à mon avis, prendra la signification qui nous conviendra le mieux. N'ayez donc pas tant de scrupules.

DE VESCI . - Mais je n'ai pas de scrupules. Disons, si vous voulez, que je vois loin. (Il joue et regarde les dés.)

Un et un, Tudieu,

Comment vas-tu, petit deux ?

Non, ce coup-ci, je ne le paye pas. Mon attention a été distraite.

LADY DE VESCI . - Ce n'est pas un jeu d'adresse!

VESCI . - <sup>Comment</sup> ~~Comment~~! Vous êtes encore là ?

LADY DE VESCI . - Dans une partie de dés, on ne peut pas invoquer la distraction. Il en va autrement pour une conversation avec une dame. Sans quoi nous <sup>vous</sup> ~~vas~~ remettrions, croyez-le, vos gages avec plaisir, pour vous éviter la faillite.

DE VESCI . - Je m'en souviendrai.

FITZWALTER . - A ce propos... Il faut au jeune Maréchal une dame, la reine du tournoi. Quel nom devons-nous avancer ?

DE VESCI . - Pas besoin de reine. <sup>Le</sup> Un tournoi, me semblait ~~elle~~, <sup>n'avoir</sup> ~~pas~~ d'autre but que de nous entraîner au combat.

FITZWALTER . - Oui, mais en Provence, cela se fait, dit-on, et le jeune Maréchal pense qu'il faut introduire chez nous ce genre de coutume. Cela distraira les gens et, à en juger par l'expression du Maire - au fait, il est en bas, je vous l'ai dit -, ils ont grand besoin de distractions. J'ai proposé votre propre femme. Avez-vous quelque objection ?

DE VESCI . - Vous cherchez à m'insulter ?

FITZWALTER . - Ce sera la preuve officielle que les propos tenus à Oxford vous laissent indifférent. Vous devriez tenter de faire comprendre que la dame a été séduite contre son gré, et que vous ne lui en gardez pas rancune.

DE VESCI . - Qu'est-ce qui pourrait bien, d'après vous, m'empêcher de lui en tenir rancune ?

FITZWALTER . - La charité chrétienne. N'oublions pas surtout l'Archevêque. Si nous n'avons pas avec nous l'Archevêque, je crains que nous perdions aussi le Maire de Londres. Il nous faut être autre chose qu'une simple Faction, c'est indispensable. Et cela, je l'ai souvent répété.

LADY DE VESCI . - Essayez plutôt de comprendre, Seigneur Robert, que je n'ai pas l'intention de présider un tournoi, qu'il s'agisse de raisons politiques ou de notre réconciliation personnelle.

DE VESCI . - Cette dame avait reçu l'ordre de regagner ses appartements.

FITZWALTER . - Et cependant, elle vous défie. Pourquoi ne pas lui faire faire connaissance avec votre ceinture ?

DE VESCI . - Oh, c'est déjà arrivé une fois, et qu'en est-il résulté ? Vous l'avez vu, le résultat, au Conseil d'Oxford. Elle est soutenue par ces maudits poètes dont la bouche empeste l'ail ; ils se serraient, tel un véritable troupeau, autour de cette sale sorcière qu'est la vieille reine. Vous savez qui je veux dire : Eléonore d'Aquitaine, la mère du Roi, c'est cela même. Elle les a entraînés en Normandie, puis en Angleterre... si bien que nous ne savons plus où nous en sommes. Il régnait un ordre harmonieux et raisonnable, exprimé en chiffres solides : un, deux, trois, quatre, cinq - et personne ne le contestait. Maintenant, sur toute la surface de l'Europe, on a les genoux entre les coudes, et la tête entre les chevilles. Telle est l'actuelle coutume, telle est l'actuelle moralité!... Par tous les diables, elle est encore là, elle, et elle sourit! Par le sang des martyrs, par la Coupe d'or de Gabriel, allez-vous regagner votre chambre, et tout de suite!

Il saisit sa femme et, furieusement, la lance à terre, puis essaye en vain de la traîner. Fitzwalter ne peut s'empêcher de rire. Le jeune Maréchal entre.

LE JEUNE MARECHAL . - Oh, je ne voulais pas...

FITZWALTER . - Elle refuse d'aller dans sa chambre, et il n'arrive pas à l'y obliger. Bon sang, j'ai vu plus d'un archer lombard se faire mieux obéir par les putains du camp.

DE VESCI, lâchant sa femme et se tournant vers le jeune Maréchal . - Vous ne pouviez pas vous faire annoncer ? J'ai pourtant assez de <sup>serviteurs</sup> ~~valets~~!



FITZWALTER ; - Je vous trouve bien indélicat, J'espère que vous avez honte.

LE JEUNE MARECHAL . - Je vous demande pardon, Eustache, si j'avais su... Mais j'ai reçu aujourd'hui un message du chapelain de mon père - mon père lui-même refuse de m'adresser la parole - m'apprenant que le Roi va expédier des lettres en Flandres.

FITZWALTER . - Oui, nous le savons, on nous l'a dit.

LE JEUNE MARECHAL . - Alors, ne devrions-nous pas licencier tout de suite nos troupes ? <sup>Il nous faut</sup> ~~Nous devons~~ reconnaître, d'ailleurs, que toutes les libertés accordées par la Charte ont été confirmées par ordonnance.

DE VESCI . - Toutes ?

LE JEUNE MARECHAL . - La plupart.

DE VESCI . - Il faudra que ce soit toutes. Et que toutes soient soumises à examen. Cette Charte permet des interprétations bien trop libres. J'ai à son égard les plus grandes suspicions.

FITZWALTER, au jeune Maréchal . - Je croyais vous avoir chargé de nous préparer quelque divertissement pour ce soir ? On a parlé, il me semble, d'amener trois robustes putains de Billingsgate.

LE JEUNE MARECHAL, regardant la Dame . - Etant donné les circonstances, ce serait manquer gravement à la courtoisie que de ...

DE VESCI . - Faites-les monter! Tout de suite! En politique, tu t'opposes peut-être à ton père, mais il t'a légué trop de toiles d'araignée, qui attristent ton entourage. Allons, qu'elles montent, et vite, vite, jeune Galahad! (Le jeune Maréchal sort, non sans un mouvement de tête en direction de la Dame, à qui s'adresse maintenant

de Vesci : ) Toujours décidée à rester dans mes appartements ?

FITZWALTER . - Et le <sup>le</sup> maire ? Nous ~~ne~~ faisons attendre ?

DE VESCI . - S'il veut se joindre à nous, qu'il le fasse...

Prenez un siège, Madame, et, pour rien au monde, ne vous privez d'assister à notre petite récréation.

Le jeune Maréchal revient avec trois filles, une brune, une blonde et une rousse.

LE JEUNE MARECHAL . - Eh bien, mesdames, Lord Fitzwalter, Lord De Vesci, chez qui nous sommes, et cette dame...

DE VESCI . - Bien. Maintenant, on s'organise. Toi, tu seras pour ce monsieur. Celle-là, Robert, est la tienne. Quant à celle-là, la blonde, la plus grosse, véritable porc, je vais la prendre. Quel est ton nom, gentil goret ? Bah, peu importe, mieux vaut ~~un~~ pas de nom du tout ! Si personne ne connaît ton nom, personne ne pourra te jeter un sort. Je vais donc te baptiser selon mon goût, et tu porteras le même nom jusqu'au matin. (Les filles, rompues à l'exercice de leur profession, attaquent le vin et les épices. De Vesci marche tout autour d'elles en les jaugeant.)

Ombre mortelle de la nuit

Répandue jusqu'au fond des bois

Servez-la à vos bons amis

Il ne leur faut pas d'autre plat.

Hareng saur, oui.

Les chiens le prennent en <sup>plein nez</sup> ~~plein nez~~

La renarde, le cerf et les daims peuvent fuir

Un couteau, et vous découpez

Et ensuite vous mastiquez.

La graisse chaude inonde la bouche du vieillard.

Le vinaigre flatte son estomac, mais jamais sa soif n'étanchera

Très bien. Il paraît que le Roi Arthur n'entamait jamais son repas sans avoir entendu quelque nouveau chef-d'oeuvre. Nous suivrons son exemple. Le fils de Maréchal va nous chanter une chanson. Une chanson du Midi de la France, tout à la gloire de la dame qui sans doute aimerait se trouver là-bas.

LE JEUNE MARECHAL . - Je vais essayer, Eustache, puisque vous le désirez. Et à la gloire de la dame, si toutefois elle y consent.

LADY DE VESCI. - Bien sûr qu'elle y consent. Pourquoi pas ?

LE JEUNE MARECHAL chante :

Je chante pour celle qui ne peut m'entendre  
Prairies et jardins ignorent sa beauté  
Mon présent, une robe d'or, elle voudrait la porter  
Mais c'est dans l'âpre bure qu'elle doit couler ses membres  
Je lui envoie ce poème mais il sera déchiré  
Avant que son regard n'ait pu s'y poser  
Je lui envoie mon amour et pourtant je tremble  
Parce que l'apprenant elle pourrait mourir,  
Dans cette étroite prison où elle gît solitaire  
Enfermée dans de cruels murs de pierre  
Par celui qu'elle a aimé, qu'elle méprise aujourd'hui.

FITZWALTER . - Enfermée par qui ?

LE JEUNE MARECHAL . - Par son mari.

DE VESCI . - C'est Jean qui vous envoie nous chanter ça ?

LE JEUNE MARECHAL . - Certainement pas. Jean n'a rien à voir avec cette affaire. La chanson fut écrite à l'intention de sa mère, lorsque Henri Courtmanteau la fit emprisonner sous prétexte qu'elle complotait. L'auteur, un de ses anciens amoureux, poète de Carcassonne

DE VESCI, se levant d'un bond . - Eh bien moi, je connais  
Horphet Rant. Une danse superbe, au rythme inégalable. J'ai vu  
mes paysans la danser en Northumbria... de préférence avec de  
grossières chaussures. Les bergers l'exécutent sur les collines,  
et là, au moins, on est sûr de ne pas ~~retrouver~~ <sup>rencontrer</sup> vos belles pro-  
vençales adultères. (Il reprend la chanson, frappant des mains en  
cadence, puis se met à danser. Ses compagnons, à l'exception du jeune  
Maréchal, l'imitent peu à peu. C'est une gigue, qu'ils ne dansent  
pas comme telle. Ils se contentent de gambader, tournant bruyamment  
les uns derrière les autres.)

Que me fais-tu si je te casse les dents ?  
Que me fais-tu pour un coup de pied au ventre ?  
Coup de pied au ventre, coup de massue au crâne,  
C'est ce qu'il te faut, c'est ce que tu auras!

Oh les nuits sont noires et froids les jours,  
La vie est si courte et le monde si long  
Le gauche devient le droit, et c'est le droit qui a tort  
Qui donc a mis le loup dans l'enclos à moutons ?

Ces deux couplets sont les seuls, on les répète encore et encore,  
jusqu'à satiété. (Il essaie d'entraîner la Dame dans la danse, mais  
elle lui échappe et sort. Elle laisse, ce faisant, tomber son mou-  
choir ; le jeune Maréchal le ramasse, mais lorsqu'il le lui tend,  
elle a un geste de refus. Il glisse vivement le mouchoir contre sa  
poitrine. ) Elle en a assez, elle. Eh bien, ce n'est pas trop tôt.

Allez, custe!

La danse continue, jusqu'à ce que des voix venues des coulisses  
l'interrompent.

LA PREMIERE VOIX, en coulisse . - Non, vous ne monterez pas, les Barons sont en réunion privée.

LA DEUXIEME VOIX, idem . - Ils s'amusent, vous n'allez pas les déranger!

Le Maire fait irruption, bien que quelques serviteurs s'efforcent de le retenir.

LE MAIRE . - On n'oppose pas un refus au Maire de Londres dans sa propre cité. Londres, Messieurs, a ses franchises, établies, enregistrées et scellées. Les citoyens m'ont librement choisi et chargé d'affirmer et sauvegarde les franchises de notre ville.

FITZWALTER . - Je crois que vous vous oubliez, Monsieur.

LE MAIRE . - Peut-être, Mylord. C'est en effet bien possible. Les mots dont j'ai usé, permettez-moi en toute honnêteté de vous le dire, il fallait les prendre comme venant de la robe et de la chaîne que je porte, non ~~comme les mots~~ d'un citoyen ordinaire. Robe et chaîne ne peuvent être corrompues - ainsi parlent, je crois, les Ecritures - que par la mite et la rouille. Mais la mite et la rouille, si l'on a recours aux remèdes appropriés - nettoyage, graissage, époussetage et application de camphre - on en vient facilement à bout. Les corruptions qui menacent la mortelle enveloppe charnelle, et non seulement l'enveloppe mais l'esprit qu'elle contient, ces corruptions-là, on a bien du mal à les éviter. N'est-ce pas, jeunes dames ? (Il regarde finement la Blonde.) Je connaissais bien votre père. Il avait bonne réputation. Pauvre mais honnête. Rien de plus, en réalité, qu'un marchand de poissons. Il va à la messe, et paye régulièrement ses impôts. Lui dirai-je que vous êtes ici ?

LA BLONDE . - Et si c'était lui qui m'avait envoyée ?

LE MAIRE . - Non, il ne t'a pas envoyée.

LA BRUNE . - Tiens! Le commerce du poisson ne marche pas ?

LE MAIRE . - Il y a d'autres commerces, n'est-ce pas ? Je veux dire... le poisson pourri... Tu me comprends, n'est-ce pas ? Et dans une ville pleine de soldats, comme l'est à présent la nôtre... (Il regarde la brune :) Toi, je m'en souviens parfaitement, tu as été fouettée il y a deux mois, et sur mon ordre à moi qui fais fonction de juge, pour tes activités dans ce même commerce impur. (A la rousse :) Toi aussi, il me semble ? Si tu ne l'as pas été, tu aurais dû l'être.

DE VESCI . - Dites-lui d'aller au fond de la rivière, lui et ses poissons... Marché au poisson, aiglefin, tête de morue, hareng saur...

FITZWALTER . - Attention, Eustache! Nous sommes ici à Londres, invités par le Maire de Londres, ne l'oubliez pas. Mais les tourterelles que voici sont nos invitées, à nous, et nous n'avons pas à tolérer qu'on leur ~~vous~~ fasse subir chez nous un interrogatoire.

LE MAIRE . - Vous dites peut-être vrai, monseigneur, très probablement, même. Mais ce que j'avais l'intention de vous exposer au cours de cet entretien, et cela ~~aux~~ <sup>en</sup> termes clairs, et sans effilochures...

LE JEUNE MARECHAL . - Effilochures ? Je n'en vois vraiment pas..

DE VESCI . - Cet homme est drapier. Son métier, c'est le drap. Le drap mal coupé s'effiloche... Eh bien, ne vous effilochez pas, parlez!



DE VESCI . - Ou les profits et pertes.

FITZWALTER . - Oui, car enfin, vous avez passé contrat non seulement avec nous-mêmes, mais avec le Roi. N'a-t-il pas accordé à la Cité de Londres sa propre Charte municipale, moins d'un mois avant de nous rencontrer à Runnymede ? Et cette Charte municipale n'avait-elle pas pour but de lui assurer la Cité en cas de guerre civile ? Et ne vous avons-nous pas, avec notre Charte, offert un prix plus élevé pour le battre sur son propre terrain ? Vous décidez de condamner ces filles, mais qu'ont-elles fait, Monsieur le Maire, que vous n'avez fait vous-même ?

LE JEUNE MARECHAL . - Que voulez-vous donc ? Engager une querelle avec ce brave homme ? Allons, monsieur, je vous offre une coupe de vin. Ayez l'amabilité de l'accepter. Ce que vous dites, vous le dites sérieusement, bien que peut-être vous vous sentiez gêné par votre haute position. On doit donc vous écouter. Voulez-vous boire ? Je vous en prie.

LE MAIRE . - J'accepte avec plaisir votre coupe. Merci, Monseigneur. Graves soucis, doutes et hésitations assaillent non seulement moi, mais les Echevins, les maîtres des corporations de la Cité, tout le corps des marchands... Qui, nous avons de graves soucis, et à vrai dire; nous nous sommes concertés. Il ne s'agit pas seulement de la soldatesque turbulente - et je vous demande pardon pour un récent accès de colère - mais de l'étude sérieuse et approfondie de nos objectifs essentiels qui, au point où nous <sup>en</sup> sommes, s'impose. Le Roi a <sup>promis</sup> ~~promis~~ de gouverner son royaume sans un esprit de justice et de modération. Il a pris acte...



FITZWALTER . - On l'a forcé à prendre acte...

LE MAIRE . - ... des intérêts de la noblesse et de l'Eglise, et aussi, pour la première fois dans l'histoire, des intérêts du commerce. Forcé, oui, Monseigneur, et forcé par vos soldats, c'est-à-dire par la noblesse seule. L'Eglise seule, à l'époque de l'Interdit, n'a pas pu le forcer à rien. Quant à nous, hommes de commerce, nous sommes, bien sûr, de pacifiques citoyens. Nous n'avons rien d'autre que nos comptoirs, nos entrepôts, nos profits et pertes. Par conséquent, nous dépendons de vous. Et de votre honneur. Nous vous avons laissés pénétrer dans Londres, et de toute évidence, c'était votre avantage ; notre avantage à nous, Monseigneur, consiste dans une application totale et équitable de la Charte, sans en retrancher un seul article, sans en déformer le sens. Etes-vous prêts à nous accorder cela ?

FITZWALTER . - Je croyais que vous aviez librement conclu une alliance avec l'Armée de Dieu en vue d'abattre le Roi Jean. Or, vous manifestez pour le bien-être de votre ennemi une remarquable sollicitude. Mais au fait, j'oubliais... il vous a aidé à construire le Pont...

LA MAIRE . - Un pont, Monseigneur, c'est important pour nous. Notre ville est grande, et le trafic considérable. Et à propos de ce pont-là, il y a déjà un couplet qui circule dans les cabarets. (A la fille rousse, qui a ri :) Vous le connaissez, j'imagine ?

LA ROUSSE :

En traversant le Pont de Londres  
J'ai entendu un craquement  
Aucun Anglais ne peut prétendre  
Empêcher ce craquement.

Les filles rient.

LE MAIRE . - Ce n'est encore qu'une incertaine prophétie. Souhaiterons-nous qu'elle se réalise ? ( Il regarde son vin.) Un de mes amis, homme d'excellente renommée, importe ce vin de Gascogne. En transportant sa dernière cargaison, il a dû, pour éviter les Pirates, louvoyer trois jours entre les îles de la Manche. Divertissement, pour les Pirates, que de s'attaquer à une cargaison de bon vin. Mais pour lui, Messieurs, et pour ses marins, question de vie et de mort, ni plus ni moins. Comprenez-moi bien, si je vous conte cette histoire, ce n'est pas une façon de vous signifier que je suis contre les divertissements. J'ai été invité à un tournoi. Agréable divertissement pour moi et pour ma famille, que cette parade, oui, un spectacle superbe. Mais supposez que votre tournoi, dûment engagé, ~~ne~~ <sup>ne</sup> ~~doive~~ <sup>arrive</sup> <sup>à</sup> son terme ? Que nous devons rester assis là-bas, à Hounslaw, jusqu'à la fin de l'année, jusqu'à la fin de notre vie, sans rien d'autre à faire que de regarder, dans une grande prairie de Hounslaw, chevaux et cavaliers se désarçonner tour à tour ? Ce serait ridicule, n'est-ce pas ? Nous abandonnerions nos affaires. Et, chose plus grave encore, aucun des concurrents n'emporterait le prix. Autrement dit, et sans effilochures : quand retirerez-vous vos soldats ?

DE VESCI . - Nos soldats, nous <sup>ne</sup> les retirerons jamais. Pas un seul, même pas le dernier des ivrognes. Ne jamais retirer les soldats.

LE JEUNE MARECHAL . - Mais je vous le répète, je tiens de chapelain de mon père que le Roi a écrit des lettres...

DE VESCI . - Oh, les lettres... Poisson plat, poisson de vase, merluches...

LE MAIRE . - Quelles lettres, Monseigneur ? A qui s'adressaient-elles, ces lettres ?

LE JEUNE MARECHAL . - Le Roi ne doit plus <sup>engager</sup> ~~acheter~~ de mercenaires en Flandre. Il en a pris l'engagement solennel. Aucune raison, donc, de ne pas licencier nos troupes.

LE MAIRE . - Aucune raison, en effet... si la nouvelle est exacte.

LE JEUNE MARECHAL . - Elle l'est, mon père s'en porte garant.

LE MAIRE . - Alors, Monseigneur, elle doit l'être. Pourquoi, messieurs, avez-vous jugé bon de ne pas m'informer de ces lettres ? Je demande une réponse.

Un silence, les filles donnent des signes de nervosité.

LA BRUNE . - Si on n'a rien à faire ici, on peut toujours s'en aller.

LA BLONDE . - Nous ne chômons pas, vous savez, avec tous les soldats qu'il y a en ville.

DE VESCI , se tournant vers elle . - Vous dites ?

LA BLONDE . - Rien, Monseigneur. Vraiment, Monseigneur, je vous demande bien pardon.

LE JEUNE MARECHAL, aux filles . - Allons, sortez, vous trois. Le portier vous donnera l'argent. Sortez...

Les filles sortent.

LE MAIRE . - J'ai demandé une réponse, Monseigneur. J'attends toujours.

FITZWALTER . - Le jour de l'Assomption.

LE MAIRE . - Je vous demande pardon, Monseigneur ?

FITZWALTER . - Je ne compte pas modifier avant la fête de l'Assomption le dispositif de l'Armée de Dieu. Nous nous sommes mis d'accord là-dessus à Oxford. Contentez-vous de cette réponse, il le faut.

LE MAIRE . - Content, je ne vous garantirai pas que je le suis. Je ne vous garantis pas non plus que les gens de Londres le seront.

FITZWALTER . - Les dames qui viennent de partir ne sont peut-être pas de votre avis.

LE MAIRE . - C'est vraisemblable. J'attendrai, cependant. La fête de l'Assomption n'est plus très loin. Bonne nuit à vous, Messieurs.

LE JEUNE MARECHAL . - Je vous accompagne, monsieur. Nous pourrons, j'en suis sûr, obtenir de nos troupes une meilleure discipline. Je discuterais volontiers avec vous de cette question. Bonne nuit, Eustache. Bonne nuit, Robert.

Le Maire et le jeune Maréchal sortent.

DE VESCI , regardant la place occupée tout à l'heure par les filles . - Où sont-elles parties ?

FITZWALTER . - Qui ?

DE VESCI . - Bah, aucune importance. Elles n'étaient là que pour nous divertir un instant, la vieille et maligne portification

subsiste. Qu'il engage ou non ses lanciers de Flandre, qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas de guerre, licencier nos troupes à présent serait folie, ni plus ni moins.

FITZWALTER . - D'accord. Jean a toujours agi dans son royaume comme un fermier dans sa cour, nous autres jouant le rôle de pourceaux. Il ne va pas changer ses habitudes pour quelques mots inscrits sur un parchemin. Nous pouvons toujours attendre l'Assomption.

DE VESCI . - Et après l'Assomption, nous pourrons attendre...

FITZWALTER . - ... la fête suivante, ou celle d'après. Entre temps, nos messagers seront arrivés à la cour du Roi de France. Si nous avons besoin de son aide, il nous l'accordera, mais j'espère que ce ne sera pas nécessaire.

DE VESCI . - En vérité je l'espère aussi, par tous les dieux. Il y a déjà un roi de trop dans notre pays.

FITZWALTER . - La France a bien dû s'habituer à être gouvernée par ses grands barons. Pas de problème de ce côté-là!

DE VESCI . - Mais où sont-elles parties ?

FITZWALTER . - Le jeune Maréchal les a envoyées valser.

DE VESCI . - Il prend trop d'initiatives. Beaucoup trop pour son âge. C'est bien le fils de son père. (Il jette un regard autour de lui, comme s'il cherchait vaguement sa femme.) Et l'autre, où est-elle partie ? Bon sang, sous l'emplâtre du mariage, c'est un véritable ulcère qui se développe ! Jusqu'où laisserez-vous galoper Jean, avant d'appeler le Roi de France ?

FITZWALTER . - Dès l'instant où il sera clair pour tout le monde, y compris le jeune Maréchal, y compris son archaïque père, y compris l'Archevêque?..

DE VESCI . - ... et aussi le Maire de Londres...

FITZWALTER . - Et aussi le Maire de Londres, que le Roi de la Molle Lame désire autant que nous dépecer cette Charte inutile, et par coupes franches, sans effilochures... dès cet instant nous enverrons un message en France. Vous me suivez ?

DE VESCI . - Parfaitement... Mais par les saintes marines du Christ, où est-elle partie ? Elle était là, voilà une minute à peine.

Il termine son verre et <sup>sort</sup> ~~est~~ en titubant, par la porte de face.

### Scène 3

#### Entre Pandolphe.

PANDOLPHE . - Placés comme nous le sommes devant le spectacle apparent de la corruption, de la traîtrise et de l'égoïsme brutal, qui ne part et d'autre marquent cette querelle, n'écartons cependant pas trop vite un aspect de la nature humaine qui, même chez le pire des hommes, recèle une aspiration au chemin de la vertu. L'hypocrisie personnifiée par un Fitzwalter ou un De Vescei, peut rendre hommage à l'idéalisme, pour autant qu'elle juge nécessaire d'abriter ses noirs desseins sous le manteau d'une noble cause. La cause, en l'occurrence, est futile, je l'ai déjà montré. Mais peu importe, elle

existe. Quant au Roi Jean lui-même, ce tyran oriental que peignent vos livres d'histoire... n'oubliez pas qu'il apparaît, d'après les minutes de la Maison Royale, comme un infatigable administrateur, n'ayant d'autre objectif que la justice, même si, à en croire certaines affirmations, il s'est toujours trouvé défendre d'injustes causes. Jour après jour, même au plus fort des pires bouleversements politiques, il parcourait son royaume, constamment en selle, constamment prêt à écouter les plaintes, à accueillir les pétitions, à déceler les abus.

Il s'assied dans son fauteuil.

#### Scène 4

~~Un verger. Pommiers dessinés à grands traits, gros fruits sur les branches, fleurs dans l'herbe, nombreux oiseaux et animaux divers.~~

~~Jean, retour d'une chevauchée, entre avec sa suite : la Reine, le Prince Henri, Lady de Vespi, Maréchal, des secrétaires et autres serviteurs.~~

~~On apporte un tabouret pour le Roi. Les autres s'assoient sur l'herbe autour de lui, tandis que les domestiques servent un repas. C'est pendant ce repas que la scène se déroule. Jean surtout fait honneur à la nourriture.~~

JEAN . - Assez chevauché pour ce matin. Qu'on me donne un peu à manger et à boire. Ici, servez ici. Les comtés du Sud de

l'Angleterre, je l'ai toujours dit, offrent les plus beaux paysages du <sup>royaume</sup> ~~Ways~~. Regardez cet aimable verger du Kent, avec ses pommes d'or qui pendent aux arbres d'automne en attendant le panier du paysan. L'endroit rêvé, messieurs, mesdames, pour un Roi de légende, qui s'y installerait et rendrait la justice sans se laisser troubler par les factions et leurs querelles. Rappelez-vous ce qu'on dit du valeureux et savant Roi Arthur : à la fin de son règne, on pouvait suspendre auprès d'une simple fontaine, sur le bord de la route, des gobelets en or sans craindre qu'ils fussent volés, ou même empruntés. Eh bien moi, si ~~je pouvais~~, le jour venu, on inscrirait sur mon tombeau une phrase de ce genre en guise d'épitaphe, je me considérerais comme le digne successeur de mon illustre père. Quant à ma non moins illustre mère, son bel esprit têtue et rusé s'est ancré si profond dans mon corps détestable, que non seulement ma main droite ignore ce que fait la gauche - cela, l'Évangile à dire vrai, nous l'ordonne - mais chaque jour de mon existence est marqué par un sanglant conflit entre ces deux pauvres mains. Voyez les ongles cruels de l'une s'enfoncent dans la chair de l'autre jusqu'à en marquer de rouge la peau blanche : on ne prendrait facilement pour un petit propriétaire ruiné défrichant à grand-peine les ronces de son champ? Jusque dans ma vie privée, la vieille Éléonore continue de me corrompre. Me voilà, assis, une Reine d'un côté, une maîtresse de l'autre... Est-ce vraiment une maîtresse ? Son mari le croit, en tout cas. Et elle a heureusement réussi à fuir son li-  
nauséabond.



LADY DE VESCI . - Stratagèmes compliqués, corruption de serviteurs, draps noués pendus aux fenêtres, chevauchées dans la nuit menaçante, cape et masque de bandit... tout cela est resté sans effet. J'aurais dû, je suppose, vous apporter au moins le plan des fortifications de Londres.

JEAN . - Dieu nous le fournira bien. Château Gaillard est tombé et Château Gaillard était défendu par des hommes exempts de tout soupçon. Mais vous m'avez fourni, vous, Madame, des indications d'une valeur autrement grande : la description et le subtil diagnostic de ce qui se passe dans l'esprit bourbeux de mes ennemis... D'autres dames aussi m'ont satisfait, en d'autres temps. Je n'ai pas moins de cinq bâtards, disséminés dans mes domaines, outre mes cinq enfants légitimes. (Il passe un bras autour du Prince Henri.) Celui-ci deviendra Roi d'Angleterre. Tu comprends ce que je dis là, mon beau et insouciant garçon ? Cela peut t'arriver très vite... Et pourtant, nul ne saurait prétendre que mes frasques aient diminué d'un iota l'amour que je porte à ma femme.

LA REINE :

Bien jeune, douze ans à peine  
J'étais promise à un Seigneur français.  
Mais le farouche Roi d'Angleterre  
M'aperçut lorsque je dansais  
<sup>Au</sup> ~~au~~ jardin avec mes servantes  
Et il me lança un sourire

JEAN :

C'était une enfant belle et frêle  
Comme jamais je n'en vis  
En cette après-midi claire  
Pour ma Reine je la <sup>choisis</sup> ~~pris~~

LA REINE :

Après quatre années passées  
D'une puberté sans flamme  
Le moment est arrivé  
Où il vit ma beauté de femme  
Par mon charme il fut si bien pris  
Qu'il en perdit la Normandie

JEAN :

On prétendit, on soutint  
- Pure calomnie politique -  
Que sous la tente au matin  
L'amour trop longtemps nous retint  
Loin de nos soucis stratégiques,  
Et que Château Gaillard fut pris  
Sans qu'on pût me tirer du lit.  
Pure calomnie, en effet,  
Rien que fables et mensonges.  
Mais ma mère répétait  
Que l'histoire était flatteuse  
Et qu'en la niant je rendais  
La royauté fallacieuse.

Les domestiques chuchotent et s'agitent. Le secrétaire s'ap-  
proche du Roi.

LE SECRETAIRE . - Monseigneur, deux plaideurs viennent d'ar-  
river. Et le plaignant tient à ce que vous <sup>rendiez</sup> ~~révisiez~~ vous-même la  
sentence.

JEAN . - Pas question. Je mange. N'y a-t-il pas, dans le comté  
de Kent, un tribunal itinérant ? N'y a-t-il pas de juges ? Pourquoi  
faut-il qu'on vienne m'ennuyer, moi ? C'est toujours moi qu'on dé-  
range. Ils ne comprennent donc pas que le Roi ne peut s'occuper en

personne... Et pourtant, n'ai-je pas dit, lorsque nous discutons de la Charte, que jamais je ne refuse droit et justice ? Si ces gens attendent le juge ordinaire, combien de temps cela prendra-t-il ?

LE SECRÉTAIRE . - Voilà cinq ans qu'ils attendent, Sire. Les retards administratifs sont...

JEAN . - Cinq ans ? Intolérable ! Ouvrez sur-le-champ une enquête, et veillez à ce qu'on punisse quelqu'un. Lourdemment. Infligez une ~~amende~~ amende. N'oubliez pas l'amende, jamais. Des rébellions couvent partout, il nous faut à tout prix de l'argent... Bon, les plaideurs peuvent se présenter. Amenez-les. (On introduit l'orfèvre, sa femme et le prêtre.) Et maintenant, bonnes gens, n'ayez aucune crainte.

J' Je suis votre Roi, mais la divine Providence me guide, et une petite partie au moins de la divine miséricorde est toujours présente dans mon esprit. Votre nom ? Votre condition ?

L'ORFÈVRE . - Cuthbert, de Douvres, Sire. Je suis orfèvre.

JEAN . - A en juger sur votre apparence, les affaires vont plutôt mal. Vous n'êtes pas un bon artisan ?

L'ORFÈVRE . - J'affirme que je suis passé maître dans mon métier, Sire. Le pendentif que porte cette femme est l'oeuvre de mes mains.

JEAN . - Voyons cela. Je m'y connais en bijoux. Lacs d'amour en ~~fil~~ fils d'or enfilés cinq grenats... Mais c'est très beau, Cuthbert ! Et beaux également les seins qui les portent. A qui appartiennent-ils, les seins ?

L'ORFÈVRE . - C'est ma femme, Sire.

JEAN . - C'est à elle, pas à vous que je posais la question.  
Comment t'appelles-tu, amour ? Dis-le à ton Roi.

LA FEMME DE L'ORFEVRE . - Jennifer, Seigneur.

JEAN . - Jennifer ! D'où vient donc ce nom-là ?

LADY DE VESCI . - C'est une déformation paysanne de Geneviève...  
La reine adultère du Roi Arthur.

JEAN . - Hé !... J'espère que ce n'est pas contagieux... Et toi,  
là-bas, le révérend, qui es-tu ?

LE PRETRE . - Le prêtre de la paroisse Sainte Marie de Douvres,  
Mon Seigneur, Mon nom est Thomas.

JEAN . - Très bien. Qui est le plaignant ? Cuthbert ? ... Alors  
présentez votre supplique.

L'ORFEVRE . - Ce soi-disant célibataire, Monseigneur, a gagné  
il y a cinq ans les faveurs de ma femme, et depuis, elle habite avec  
lui, au presbytère. De moi, elle n'a pas eu d'enfant, et à lui, elle  
a donné une fille.

JEAN . - Ah oui ? Quel âge as-tu ?

L'ORFEVRE . - Quarante-huit ans, Monseigneur.

JEAN . - Mon âge. Un homme mûr, lorsqu'il a une femme jeune,  
devrait savoir la traiter assez bien pour qu'elle ne se laisse pas  
enlever par le prêtre. Mais que demandes-tu exactement ?

L'ORFEVRE . - Un dédommagement, Monseigneur. Je suis devenu, à  
Douvres, un objet de risée et de mépris, et mon commerce en a grande-  
ment souffert. L'année dernière <sup>encore</sup> ~~encore~~, les voyous de la rue ont  
suspendu, à la place de mon enseigne, une paire de cornes de vache et  
un calice retourné. Et continuellement, se reproduisent des farces  
du même genre. Si je n'obtiens pas satisfaction, c'est la ruine.

JEAN . - Messire Thomas, approche... Gras, rubicond, jeune et joli garçon... Oui, je comprends. Mais cela relève du tribunal ecclésiastique. Ton évêque devrait... Oh non, Seigneur! Nous sommes ici dans le diocèse de Canterbury, et ce prélat a bien d'autres soucis en tête. Qu'en pensez-vous, Madame ?

LA REINE . - Je pense que cet homme mérite un dédommagement. Le prêtre est bien trop beau. Jamais l'Eglise n'aurait dû séquestrer un corps pareil. Puisque en se laissant faire il nous a privées de ses mérites, il nous doit réparation.

JEAN, à Lady de Vesce . - Et vous, madame, qu'en pensez-vous ?

LA DY DE VESCI . - L'enfant... A-t-il quelque infirmité ?

JEAN . - Eh bien ?

LA FEMME DE L'ORFÈVRE . - Oh non, Monseigneur... Non, madame... euh... Monseigneur... Non!

LADY DE VESCI . - Est-elle belle ?

LA FEMME DE L'ORFÈVRE . - Oui, je crois...

LADY DE VESCI . - Alors elle ne peut pas avoir été conçue dans la honte. Et il n'y a là aucun sujet de moquerie.

JEAN . - Serait-elle difforme, qu'il n'y aurait pas là sujet de moquerie. (A l'orfèvre ;) Tu as été incapable de donner un enfant à cette femme. Le prêtre a obligé<sup>a</sup>ment rempli la tâche qui t' incombait. Comment est-il parvenu à te séduire, Jennifer ?

LA FEMME DE L'ORFÈVRE . - Il joue de la mandoline, Mylord. Il m'a chanté des ballades, dans la sacristie.

JEAN . - Fichtre! Excellente méthode, en effet! Messire Thomas, quelque chose à dire ? Pouvez-vous nier ? Non, alors pas un mot, la

mandoline a déjà trop parlé. Tu payeras cinquante shillings à cet homme, pour prix de sa femme et de son honneur, et cinquante shillings à moi en punition de ton inconduite. Si la Cour de l'Archevêque était appelée à juger, on t'extorquerait beaucoup plus. Alors un conseil, n'invoque pas les privilèges de ta condition. Et toi aussi, Cuthbert <sup>l'orfevre</sup> ~~Smith~~, tu me dois cinquante shillings à titre d'honoraires, pour avoir interrompu mon pique-nique et écouté ta plainte.

Voilà qui t'apprendra, j'espère, à te montrer plus tendre avec les jeunes femmes. Une femme n'est pas une propriété privée. Tu prenais ta ~~femme pour telle~~ femme pour telle, je le vois à la forme de tes narines. Cependant, comme elle porte un pendentif superbe, je vais te faire nommer artisan de la Maison Royale, et quand nous serons dans le Sud, tu <sup>auras</sup> ~~seras~~ <sup>le soin d'entretenir</sup> ~~chargé de l'entretien~~ de nos bijoux. Augustin, ouvre le coffret, et sors la petite barrette aux saphirs. (Le secrétaire fouille dans un coffret à bijoux posé près du Roi, et y trouve la barrette.) Une pierre du sertissage se détache, Peux-tu réparer cela tout de suite ?

L'ORFEVRE prend le bijou . - Avec plaisir, Monseigneur, avec grand plaisir? Pour moi, en vérité, c'est un honneur...

JEAN . - Et maintenant disparaissez. Accompagne-les, Augustin, et veille à ce que l'argent soit correctement transféré... Ah, un instant.. Que la femme reste avec le prêtre. Maintenant que nous ne sommes plus sous interdit, ce n'est pas à moi de m'immiscer dans la vie privée des ecclésiastiques. Mais prends garde que l'Archevêque ne découvre tes manigances. Au revoir. (Les plaideurs sortent, ainsi que le secrétaire.) Bon débarras... Qu'y a-t-il, William ? Vous me regardez d'un oeil terne.

MARECHAL . - Autant que je connaisse la Justice, Sire, la façon dont vous avez traité cette affaire ne me paraît pas tout à fait conforme aux précédents.

JEAN . - En effet, mais mon jugement n'était-il pas équitable ? A vrai dire, j'ai créé un précédent. Et tous les juges comprennent désormais que rien ne remplace le contact direct, la compréhension, et même l'approbation de l'humeur de chacun. Je les ai satisfaits tous les trois, que pourraient-ils vouloir de plus ? (Le jeune Maréchal entre rapidement, l'épée dégainée. Il porte sur son casque le mouchoir de Lady de Vesce.) De par les vertèbres de Judas, jeune homme, que venez-vous faire ici ? Nous vous imaginions dans le camp de nos ennemis, qui tiennent actuellement garnison dans la Cité de Londres. Maréchal, mettez votre fils en état d'arrestation, il a perdu l'esprit.

LE JEUNE MARECHAL . - J'ai ici mon escorte de cavalerie. Voulez-vous le combat ? Je vous donnerai volontiers satisfaction. Je remarque que votre escorte est bien plus modeste que la mienne... Il est vrai que les dames pourraient être incommodées par le combat.

LADY DE VESCI . - Voilà un sentiment qui vous fait honneur, Monsieur. Je constate, à votre casque, que vous êtes rompu aux pratiques de la véritable chevalerie. Mais vous ne venez sans doute pas seulement pour proclamer les vertus de votre bien-aimée ?

LE JEUNE MARECHAL . - Non, pas seulement. Et je le regrette. C'est un autre aspect de l'honneur chevaleresque qui m'amène aujourd'hui.

MARECHAL . - Vous osez parler d'honneur, <sup>monsieur,</sup> par cette même bouche qui profère contre votre Roi des menaces de guerre! Eh bien, vous l'aurez, votre guerre. Il y a dans ce comté plus de loyaux soldats que vous n'en voyez à présent, et je les commande tous!

LE JEUNE MARECHAL . - Tous, mon père ? Y compris ceux qui débarqueront à Douvres dès que les vents seront favorables ? J'imagine qu'ils amèneront leur propre général, Sir Hugh de Boves, venu de Flandre ?

MARECHAL . - Quoi ?

LE JEUNE MARECHAL . - Le légat du Pape n'est pas seul à disposer d'un service secret de l'autre côté de la Manche. Nous avons découvert qu'une grande armée de mercenaires, rassemblée à Anvers, s'embarquera avant la Saint Michel. Autrement, pourquoi l'itinéraire suivi par le Roi serrerait-il de si près la côte du Kent ?

MARECHAL . - Encore un mensonge de Fitzwalter, sans doute ? Oui, sûrement. Sire, je vous en supplie, démentez tout de suite cette mensongère rumeur.

JEAN . - Non, je ne peux rien démentir, car il se trouve que cette rumeur est fondée. Votre loyauté va être mise à rude épreuve, n'est-ce pas ? Mais j'ai une justification, et vous allez la comprendre. Ce paladin furieux, votre fils que voilà, a rejoint tout d'abord le camp de Fitzwalter parce qu'il croyait sincèrement que les lois d'Angleterre devaient être codifiées et clarifiées selon les procédures légales. Je crois à sa sincérité. Il tient de vous de nombreuses vertus. Et pourtant, alors que son alliance avec cette bande de trublions dure seulement depuis un an, il use de la force pour venir



jusqu'au Roi, et brandit devant lui son glaive. Vous voyez ainsi quelle trahison et quelle corruption se sont nichées dans les murs de Londres! Si je ne lève pas une armée, je serai nu entre leurs mains!

MARECHAL . Mais, Sire, les termes de la Charte, et la Charte elle-même ?

PANDOLPHE s'avance, portant une lettre . - Il serait bon, je crois, que j'explique à tous où en est à présent la Charte. J'ai reçu de Sa Sainteté le Pape Innocent la lettre suivante : "Nous apprenons que le Roi d'Angleterre a accepté sous la contrainte un accord non seulement honteux et avilissant, mais illégal et inique. Nous n'entérinerons pas un acte aussi téméraire et aussi infamant : le Saint Siège Apostolique en serait déshonoré, le pouvoir royal diminué, la nation anglaise humiliée, et tout le projet de Croisade gravement compromis. En conséquence, nous réprouvons et condamnons cet acte, et interdisons, sous peine d'anathème, au Roi/ d'appliquer la Charte, aux Barons et à leurs complices d'en exiger l'application. Nous déclarons la Charte elle-même nulle et sans effet pour toujours."

JEAN . - Il serait dommage, en effet, de compromettre mon projet de Croisade.

Il prend la copie de la Charte et la déchire.

LE JEUNE MARECHAL . - Le fils du Roi de France a déjà émis ses prétentions au trône d'Angleterre. S'il tente à nouveau de les imposer en prenant personnellement la tête d'une armée, je ne vois pas comment nous empêcherons les Barons de Londres de lui prêter main forte...Non, de tels procédés n'affermiront pas les libertés du peuple anglais.

Ils Aortent.

ACTE III

Scène 1

En face du fauteuil de Pandolphe, la Charte a fait place à une grande carte d'Angleterre.

Une peinture imitant le style des icônes représente le meurtre de Becket.

L'Archevêque entre.

L'ARCHEVEQUE :

Sur le sol de Babylone  
Qui Babel jadis se nommait  
Des hommes inventifs et capables  
Crurent pouvoir ériger  
La tour la plus haute  
Qui eut jamais existé.  
Architectes, maçons, menuisiers et plombiers  
S'échinèrent toute une année  
Mais leur ouvrage fut détruit  
Cela, vous vous en souvenez  
La Main de Dieu vint les frapper,  
Les jeter dans la confusion  
En mettant par dérision  
La discorde sur leur langue :  
Ainsi le dessein de chacun  
Echappait à son voisin.  
Aucune tour ne fut bâtie  
Et aucun salaire payé.  
Pas de récompense pour leur fierté!  
Rien qu'un labyrinthe de mots déconcertants,  
Résultat bien pire que le simple néant.

Pandolphe a tranquillement pris son fauteuil.

PANDOLPHE . - Si vous voulez, Votre Grâce, faire entendre par là que cette lettre inopinée du Pape est due à l'orgueil des Barons présomptueux qui ont corrompu jusqu'à vos meilleures intentions, je ne vous contredirai pas. Mais je signalerai que Sa Sainteté vous a vous-même inclu dans son acte d'accusation. Voici ce que dit Son autre lettre : "Voyez comment Stephen de Canterbury et ses confrères mettent en péril le patrimoine de l'Eglise Romaine. Voyez comment ils protègent les Croisades." Après quoi vous êtes décrit comme pire que les Sarrazins, lesquels sont au moins les ennemis déclarés de Dieu, tandis que les évêques d'Angleterre... Mais ne prolongeons pas votre souffrance. Que pensez-vous faire ?

L'ARCHEVEQUE . - Si je ne me soumetts pas au Pape, si je ne lui obéis pas, vous êtes habilité, je suppose, à me suspendre de mes fonctions d'archevêque.

PANDOLPHE . - Oui.

L'ARCHEVEQUE . - Thomas Becket, une fois chassé d'Angleterre par le Roi, mena, plusieurs années, la vie d'un simple moine dans un château français. J'ai envisagé d'en faire autant. Et j'ai envisagé, aussi de rédiger un acte de pénitence, m'accusant d'avoir voulu me mêler des affaires temporelles et défendre les libertés du peuple d'Angleterre. Mais une telle reddition ne serait pas digne de Stephen. J'ai toujours cru que l'épée rendrait plus ferme la main de Jésus. L'épée, bien sûr, qui pourfend pour le bien de l'humanité, et non l'épée de la guerre - les confondre c'est commettre un contresens sur le texte, et pourtant c'est ce que vous faites - et beaucoup le font. Simon Pierre a utilisé

cette épée ébaurde, dans le jardin, pour couper l'oreille à un huissier qui se bornait à gagner son pain quotidien. Mais nous savons, nous, ce qu'il est advenu de l'oreille coupée et de l'épée coupable nous ne trouvons pas trace dans l'Evangile? Non, Pandolphe, je refuse de me soumettre, d'obéir et de me démettre. J'irai, emportant mon épée, jusqu'à Rome, expliquer au Pape qui fut jadis mon très cher ami ce que signifiait exactement la Charte scellée par le Roi. Car ma Charte - non pas la mienne, à vrai dire, mais celle des Anglais - n'est pas la Tour de Babel. Elle ne deviendra pas, pour l'éternité, ce tas de décombres détrempé par la pluie, souillé par les ânes, offrant aux serpents, dans les murs de briques trouées, un abri pour y faire leur nid. Cela, il faut que le Pape en soit informé.

PANDOLPHE . - Mais qu'est-ce, après tout, que cette Charte ? Version modernisée de quelques ~~promesses~~ promesses faites jadis par le Roi Henri Ier ? Au mieux, elle <sup>perdra</sup> ~~perdra~~ un jour toute valeur. Qu'est-ce que cette Charte ? Qu'est-ce donc ?

L'ARCHEVEQUE . - En mettant les choses au pire, c'est une déclaration, aussi vaine que bien intentionnée, je veux bien, mais une déclaration précise, Pandolphe. J'y ai vu tout d'abord un moyen commode de contenir provisoirement la fureur des Barons. Le Roi l'a prise pour telle, et s'en est volontiers accommodé ; aussi fit-il fort peu d'objections sur le contenu. Mais lorsque, la Charte ayant atteint le premier de ses buts, je dus reconnaître que ni les Barons ni le Roi, selon toute vraisemblance, n'allaient la respecter, je compris que les mots de cette Charte, une fois prononcés, et une fois écrits ne sauraient être effacés par personne, Roi, Barons, ou même Pape, pas plus que je ne saurais nier la divinité de mon Sauveur.

PANDOLPHE . - Ah, c'est bien ce que je craignais! Vous attribuez au souffle du Saint Esprit les paroles faillibles qui sont les vôtres. Vous me comprendrez, je l'espère, si je vous déclare ~~par~~ en état d'hérésie.

L'ARCHEVEQUE . - Cela n'a rien à voir avec l'hérésie, Pandolphe. Veuillez, Monsieur, ne pas essayer de m'intimider, je vous en prie. Je parle d'un document qui stipule l'application obligatoire des lois et coutumes de notre pays. Rien de tel n'a jamais été fait. Maintenant, nous l'avons fait. Dorénavant, les Rois et les Lords d'Angleterre, quand ils auront besoin de savoir avec précision ce qu'ils ne peuvent faire et ce qu'on ne peut leur faire, se reporteront à ce document ; et je crois qu'ils nous en seront reconnaissants. Cela, à condition que la Charte subsiste. C'est pour sa survie que je vais plaider auprès du Pape. Je n'aime pas taxer d'ignorance le Saint Père, mais je soupçonne que sur certaines questions relatives à l'Angleterre, on l'a volontairement mal informé.

L'archevêque sort.

Scène 2

Images de guerre. Soldats au combat, maison en feu, réfugiés, etc.

PANDOLPHE. - Et ces mots - telle une flèche mal dirigée - ne m'atteignent pas le coeur. Car Innocent III est le Pape le plus magnifiquement doué qui ait jamais occupé le siège de Saint Pierre ; e s'il décide de replacer l'Angleterre et les affaires de l'Angleterre

au rang qui est le leur dans les affaires du monde entier, je n'irai certes pas contre son jugement. Je suis né à Pise. L'Archevêque Stephen d'antan - est né, je crois, dans le Comté de Lincoln. Sérieuse différence.

Très bref résumé de la guerre qui suivit la répudiation de la Charte par Sa Sainteté. Je suis ignorant en ce domaine, mais des experts m'apprennent que si le Roi Jean avait ~~frappé~~ <sup>attaqué</sup> Londres plus vite sans laisser aux Barons le temps de recevoir les renforts français, il aurait pu anéantir d'un seul coup les rebelles. Mais il ne l'a pas fait. Le premier détachement de Flamands qui traversa la Manche ~~disparut~~ dans une tempête, et les rebelles, prenant le dessus, occupèrent Rochester. Le Roi assiégea la ville, qui se rendit. 30 novembre 1215. Le gros de l'armée des Barons - importants mais mal organisés - resta à Londres, où le rejoignit un détachement assez restreint de Français, vers la même époque. Les partisans des Barons avaient formé des "poches" dans diverses parties du pays, notamment à l'Est et au Nord. Mais, non coordonnées, ces forces restaient précaires. (Il indique divers lieux sur la carte.) Jean, hésitant, je le répète, à lancer contre Londres une attaque décisive, résolut d'éliminer plutôt les poches. "Élimination des poches" est le terme technique qu'utilisent abondamment les cruels et habiles guerriers des Flandres, qui louent leurs services. Cela signifie, naturellement, destruction totale des châteaux-forts, des maisons, des granges, du bétail, des barques de pêche, des moulins à vent, <sup>des</sup> ~~de~~ moulins à eau, des greniers, ainsi que du corps des hommes et de la chasteté des femmes, sans parler

des enfants. Je vous rappellerai simplement que cela se produisait dans les mois de décembre et janvier, et sur un territoire allant d'ici (il montre St Albans sur la carte) à là (sur la carte, Berwick-sur-Tweed) Ce fut fait en hiver, sur le territoire anglais, sous les ordres du Roi d'Angleterre, et par les mains de soldats étrangers. Beaucoup d'entre vous me soupçonneront, j'en suis sûr, de rejeter les responsabilités d'une telle infamie sur l'Archevêque Stephen Langton, plein cependant d'intentions pures. Eh bien, oui, je le fais. Son devoir envers l'Eglise était clair, et il l'a trahi. Il croyait, ouvrant en quelque sorte une parenthèse, pouvoir travailler non pour l'Eglise du Christ mais pour le plus grand bien de l'Angleterre. Vous connaissez le résultat. Le Roi de France, lui, n'était mû par aucune conviction de cet <sup>ordre</sup> ~~ordre~~. Il voulait tout simplement reculer ~~les~~ frontières, et cela non sans rester, si possible, en odeur de sainteté. Souhait irréalisable, c'est ce que je m'efforce de montrer.

Avril 1216, en France.

Scène 3

Les fleurs de lys françaises.

Entrent Philippe, Louis, Blanche.

PANDOLPHE, toujours au public . - Le Roi Philippe Auguste ; Louis, son fils aîné ; Blanche, femme de Louis. Depuis des années, le territoire du Roi Philippe ne cesse de s'agrandir et, pour l'essentiel, aux dépens de l'Angleterre. Dès 1212, il a envisagé d'envoyer

une armée de l'autre côté de la Manche. (S'adressant maintenant à Philippe :) Mais cette année-là, Sire, le Roi Jean fut excommunié. Si vous aviez alors pris la mer, vous pouviez hisser pavillon papal, comme pour une Croisade. Mais aujourd'hui, l'hameçon barbelé de Saint Pierre s'est incrusté dans le gosier d'un autre poisson.

PHILIPPE . - Ces revers, Messire Légat, sont le lot commun de l'humanité. Les railler serait inconvenant. Mais noblesse et royauté doivent survivre à ces avatars. La France est un pays catholique et, que le Pape regarde ou non avec bienveillance notre entreprise, Dieu, nous en sommes persuadés, continuera de le faire. A vrai dire, il m'a inspiré un moyen de surmonter ce léger et précaire obstacle. Mes érudits ont mis sur pied une formule. Ecoutez. Le Roi Jean affirme avoir donné sa couronne au Pape qui la lui a rendue selon les règles de la féodalité. Mais c'est impossible.

LOUIS . - Pour la bonne raison qu'il ne pouvait donner ce qui ne lui appartenait pas.

PANDOLPHE . - Vraiment, Monseigneur ? Mais à qui appartenait-elle ?

LOUIS . - Un instant. Nous y viendrons. Lorsque Richard Coeur de Lion, encore en vie, était emprisonné par le Duc d'Autriche, Jean a comploté contre lui.

PHILIPPE ; - En conséquence de quoi la Cour même du Roi Richard le déclara officiellement traître.

LOUIS ; - Le jugement n'a jamais été cassé. Pas même, donc, à la mort de Richard Coeur de Lion.



PHILIPPE . - Et les Lords d'Angleterre, en plaçant Jean sur le trône ont commis un acte incorrect et illégal, Ils auraient dû choisir...

LOUIS . - ... Arthur, fils aîné de Jean, et qui, enfant infortuné

PHILIPPE . - ... fut sauvagement assassiné, par Jean.

LOUIS . - La France alors, rappelez-vous, épousa la cause d'Arthur. C'est pourquoi, Arthur étant mort et la couronne d'Angleterre usurpée, il faut chercher, et trouver, l'héritier légitime d'Angleterre.

PHILIPPE . - Le trouver parmi les descendants encore en vie des frères et soeurs de Jean. Et l'héritier le plus proche s'avère être Dame Blanche. La voici : petite-fille d'Henri Courtmanteau d'Angleterre, mariée...

LOUIS . - ... avec moi.

PANDOLPHE . - Oh, heureuse dame, heureux prince, heureux Roi! Joyeuse famille de généalogistes, en vérité. Si seulement, je pouvais m'engager avec vous dans <sup>les</sup> ~~les~~ méandres de <sup>votre</sup> ~~votre~~ logique... C'est la chose que j'apprécie le plus. Vraiment... Hélas, mes instructions sont formelles. D'une sécheresse et d'une précision, à vrai dire, qui frisent la vulgarité. Si la France envahit le royaume d'Angleterre, la France sera excommuniée, c'est tout.

PHILIPPE . - Messire Légat, la France est catholique et loyale. C'est pourquoi, Prince Louis, nous, votre suzerain, votre père catholique, nous vous interdisons avec la dernière fermeté d'apporter aide et secours aux <sup>seigneurs</sup> ~~seigneurs~~ hérétiques d'Angleterre.

LOUIS, s'agenouillant . - Sire, moi votre vassal catholique et votre fils très soumis, je m'incline humblement devant vos ordres

indiscutables. Mais Blanche, ma femme, peut légitimement prétendre au trône d'Angleterre. Il n'est pas en votre pouvoir de lui contester ce droit, ni de m'empêcher de la soutenir. (Il se relève.) Faible femme, l'aide de son mari lui est nécessaire.

BLANCHE, à Philippe. - Roi de France, notre frère, lorsque cette couronne, qui nous revient de droit, sera en fait la nôtre, nous pourrez exiger de nous une reconnaissance et une amitié sans limites.

PHILIPPE . - Les sentiments gracieusement offerts, Madame, sont gracieusement accueillis par nous. Et puisse la main de Dieu bénir votre légitime prospérité.

PANDOLPHE . - Bien des personnes, ces derniers temps, ont invoqué la main de Dieu. J'en viens à me demander si nous ne risquons pas de confondre notre divin Sauveur avec <sup>ces</sup> ~~ses~~ idoles orientales dont parlent les Croisés. Ces idoles qui portent six ou sept bras sur un seul corps. (Philippe, Louis et Blanche sortent.) Ils ne tiennent pas à écouter mes homélies, comment ne pas le comprendre ? Intelligents comme ils le sont, ils agissent forcément en toute conscience. Dieu n'a que deux mains, Vouloir s'appropriier sans autorisation officielle des biens terrestres, c'est tenter le diable.

Scène 4

Telle de fond : des soldats en rangs serrés, derrière lesquels on aperçoit le sommet d'une tente.

Entre Jean .

PANDOLPHE . - Ils tentent le diable, Monseigneur.

JEAN . - Et ils vont à un échec. J'ai une marine. La côte d'Angleterre est imprenable.

Entrent Maréchal et des officiers.

MARECHAL . - Non, Sire. Car Dieu, commandant aux vents contraires et, sans doute, réalisant quelque impénétrable dessein, a dispersé votre flotte ; et la flotte française a croisé sans encombre devant la baie de Pegwell. La Prince Louis occupe maintenant la côte Nord du Kent, et les rebelles, que vous croyez avoir matés cet hiver, ont une fois de plus repris courage. Une armée hostile, sur l'ordre du Roi d'Ecosse, a franchi la frontière, et trop de vos mercenaires attendent vainement leur solde. Que faire ?

JEAN . - Attendent vainement leur solde... ~~Que faire ?~~... Ils l'auront, leur solde, au nom du ciel, quand ils auront accompli leur mission! Qu'ils repoussent les Français! Tant qu'ils ne l'auront pas fait, comment pourrais-je me procurer de l'argent ? J'ai déjà dit cela... combien de fois, je n'en sais rien... je ne comprends pas, et personne ne comprend d'où vient l'argent, et où il va une fois dépensé. Si quelque nouvel Aristote pouvait fournir à cette question une réponse scientifique, peut-être alors, saurions-nous

comment gouverner notre peuple. Et Stephen Langton, à Paris, avait étudié le périphe de l'argent et non celui des âmes, jamais il n'aurait été contraint de rédiger cette Charte destructrice, qui, Dieu merci, a causé durement sa perte, comme elle est en train de causer la mienne... et encore, il aurait pu... Voilà presque 1200 ans qu'a été entendue la Parole du Christ et la théologie ne nous apprend rien de plus qu'alors... Dans ce cas, pourquoi faudrait-il attendre davantage des experts financiers ? Peut-être en levant un impôt extraordinaire, en punissant d'amendes certains délits, en exigeant des Juifs certains prêts... Etudiez-moi tout ça, Maréchal. Ce n'est pas impossible, tout de même!

LE PREMIER OFFICIER . - Voyons, le Royaume tout entier n'est qu'une plaie gangrenée par la guerre. Bien sûr que si, c'est impossible!

MARECHAL . - Alors, que faire ?

JEAN . - Quelles sont les garnisons menacées ? Parmi les plus importantes, je veux dire.

LE DEUXIEME OFFICIER , regardant et montrant la carte . - Louis contrôle le Kent, le Surrey et le Sussex. L'Armée de Dieu...

MARECHAL \* - L'Armée de Dieu, qui est excommuniée...

LE DEUXIEME OFFICIER . - ... assiège Windsor et Douvres. Leur position la plus forte, comme autrefois, est Londres. Les Ecossais font le siège des châteaux de Barnard, que voici, et de Burham, que voilà. La liberté de manoeuvre nous reste encore dans le Centre et le Sud-Ouest.

JEAN . - Londres, <sup>capitale</sup> ~~capitale~~ de mon royaume, et <sup>capitale</sup> ~~première~~ ~~ville~~ de mes ennemis. Depuis plus d'un an maintenant, ils occupent Londres. Et pourtant, non seulement leur armée, mais encore les citoyens de la ville sont excommuniés. Je sais bien que Fitzwalter et De Vesci n'échangeraient pas la morve de leurs narines contre les consolations de la Sainte Eglise, mais je croyais que pour les marchands, les artisans, les chanteurs de rues, le menu clergé, les bateliers de la Tamise et surtout leurs épouses, l'éternité avait quelque importance. Je me rappelle le remue-ménage qu'ils ont fait à l'époque de l'Interdit! Et comment ne sont-ils pas terrifiés en pensant à ce qui se produisit l'été dernier, lors de mon avance? Qu'ils pensent un peu au traitement qu'ont enduré sur mon ordre le Palatinat de Burham et Berwick-sur-Tweed. Veulent-ils donc voir traités de la même façon Cheapside, Blackfriars, et Ludgate, et Aldgate? Les tisons que mes soldats glisseront sous leurs chaumes ne brûleront pas moins fort, je crois, que les torches allumées là-dessous par Belzébuth. On a informé Belzébuth de l'excommunication, je suppose? Dans ce genre d'affaires, mieux vaut ne rien laisser au hasard.

PANDOLPHE . - Je crois, Monseigneur, que Belzébuth a ses propres sources d'information. Mais en attendant, votre armée...

JEAN . - ... privée de solde, mal disposée, est très insuffisante. Nous allons nous retirer aux environs de Devizes, et essayer de regrouper nos forces.

Ils sortent.

Scène 5

Londres, et la Tamise, Comme auparavant, mais cette fois, au premier plan et plus grands que nature, nombre d'hommes d'armes buvant et se querellant. Leur uniforme s'orne de la fleur de lys.

Entrent la Brune et la Rousse, munies d'un tambour de basque. La Brune chante, sa compagne danse en agitant son instrument, et reprend avec elle le refrain.

LA BRUNE, chantant, d'une voix forte et âpre:

Bonnes gens de Londres  
Accourez, écoutez,  
Je chante à la ronde  
Le chant de nos libertés.

Liberté, liberté, signez-la, scellez-la  
Liberté, liberté, qui t'annulera ?

On l'a couchée sur le papier  
On ne pouvait pas mieux trouver  
Et ce ne sont pas les Français  
Ni la guerre qui la changeraient!

Liberté, liberté, signez-la, scellez-la  
Liberté, liberté, qui t'annulera ?

Qu'importe le pape morose  
Ce vieux Moïse cornu  
Ou le Roi au mollet poilu  
Quand fleurissent les roses ?

Liberté, liberté, signez-la, scellez-la  
Liberté, liberté, qui t'annulera ?

Qui se soucie du buffet  
En temps de famine,  
Qui se soucie des mouflets  
Couverts de vermine ?

Liberté, liberté, signez-la, scellez-la  
Liberté, liberté, qui t'annulera  
Ils nous ont donné la liberté qu'on aime  
A caresser, à vénérer  
Elle viendra, toujours plus belle,  
Sur nos tombes pour y danser

Liberté, liberté, signez-la scellez-la  
*Liberté, liberté*  
qui t'annulera

Touchez-la, sentez-la  
Mangez, buvez, aimez-vous,  
La liberté est dans la boue.

Entrent le Maire et le jeune Maréchal. Les filles, à leur vue,  
s'enfuient.

LE MAIRE . - Regardez-las, Seigneur, elles savent ce qu'elles font. Dès qu'elles me voient, elles trottent comme des lapins. Cette chansonnette-là n'est qu'un exemple, il y en a d'autres, bien pires. Le climat n'est pas bon, dans les rues. Et pourtant, je ne parviens pas à ~~les~~ <sup>ces filles</sup> condamner. Elles ont entendu, au cours de ces douze mois, trop de pieuses déclarations sur la liberté : de quoi écoeurer les gamins de Fleet Street. Vous-même en avez fait quelques-unes et moi aussi. <sup>Mais</sup> ~~les~~ pratiquement, qu'avons-nous à montrer ? Où est, si j'ose dire, la balle de coton que je puis e poser sur mon comptoir ?

Que voulez-vous ? A votre choix !  
Des draps de lit, une chemise ?  
Soie et satin, brocarts qui laissent  
Pour la noce ou <sup>pour</sup> mardi gras ?

Un simple boniment. C'est moi qui l'ai composé, mes apprentis le proclament devant la boutique. On suppose que ça attire les gens de

qualité. Soie et satin! de quoi rire. Tout ce que j'ai comme clientèle depuis la fin de l'été dernier, c'est une armée dépravée, composée d'ivrignes du Northumberland. Votre armée.

LE JEUNE MARECHAL . - Pas la mienne. Celle de De Vesci. Et presque tous sont maintenant partis.

LE MAIRE . - Ça ne change pas grand chose. On nous a fourni des remplaçants. Des Français, s'il vous plaît. Sur dix, à mon avis, sept pickpockets et trois maquereaux. Ajoutez à cela le danger...

LE JEUNE MARECHAL . - Danger à courir pour défendre votre liberté.

LE MAIRE. - Dès que le Roi aura regroupé ses forces, Monsieur, il attaquera Londres. Et qu'en sera-t-il alors de notre liberté signée et scellée ? Et ma femme, et ma fille de trente-sept ans, qu'en ferai-je ? Contre les Français, je les enferme à la maison, cela suffit. Mais le Roi traîne après lui des loups affamés, qui tout l'hiver ont dû se contenter d'un repas par jour, et, depuis, ne mangent rien du tout. Et le cuisinier qui les accueille doit assumer des responsabilités civiques et commerciales, aussi bien que familiales. Il doit mettre en balance les vertus de la liberté et celle d'un gouvernement stable. Gouvernement que nous pourrions avoir grâce à ce Prince Luis et à sa femme. Mais ses prétentions au trône ne sont pas entièrement justifiées, alors...

LE JEUNE MARECHAL . - Si Jean a ~~été~~ réellement usurpé la couronne de son neveu Arthur...



LE MAIRE . - Mais est-ce bien <sup>vrai</sup> ~~vrai~~ ? Autant que je me souviene, votre père et les Barons, quand ils l'ont élu Roi, avaient des raisons bien suffisantes, c'est du moins ce que l'on croyait à l'époque. Et si à l'époque, elles étaient suffisantes, elles doivent l'être encore. On ne change pas de Roi comme de tapis, figurez-vous. Le Roi, une fois désigné, est consacré par l'Eglise. Ce qui m'amène à vous poser une autre question : et le Pape ?

LE JEUNE MARECHAL . - Affaire regrettable.

LE MAIRE . - Plus que regrettable. Je me suis laissé dire qu'il nous a, par son acte <sup>d'</sup> excommunication, placés, comme qui dirait, du mauvais côté de la lune. Et les gens commencent à s'inquiéter. Moi aussi. Je préférerais changer de côté.

Entre Fitzwalter, parlant avec Louis et Blanche.

FITZWALTER . - Ce n'est pas pour ça qu'on vous a fait venir.

LOUIS . - Quiconque paie un joueur de fifre a le droit de choisir l'air, je suppose ? Mais si le musicien est beaucoup plus fort que son public ? Le Roi Jean s'est révélé incapable de repousser mon armée loin de ses côtes. Feriez-vous mieux que lui ? Je ne le crois pas. Ma femme compte devenir Reine d'Angleterre et, une fois Reine, récompenser les Seigneurs français qui lui ont apporté leur aide. Vous n'imaginez tout de même pas qu'ils ont pris le risque de l'excommunication pour le simple plaisir de se battre ?

FITZWALTER , s'approchant du jeune Maréchal . - C'était à prévoir De Vesci, sans doute, l'aurait prévu lui-même, s'il n'avait pas

décidé de partir vers le Nord pour porter secours aux Ecossais. Mais je ne les aurais pas crus aussi directs, ni aussi rapides.

LE JEUNE MARECHAL . - De quoi parlez-vous ?

FITZWALTER . - Votre avis ? Il lui faut des places fortes, il lui faut des châteaux pour ses officiers, ses gardes, ses cuisiniers, ses cantiniers. Bon sang, lui faut-il toute l'Angleterre ? Vous savez ce qu'on m'a rapporté ? Il aurait dit à sa femme qu'il nous consi-  
dère tout simplement comme des flambeaux qui <sup>éclaireront</sup> ~~éclairaient~~ l'entrée de son palais l'espace d'un soir, et qu'on éteindra aussitôt dans le cloaque. Pourquoi De Vesci n'est-il pas là ? Il est mort... Vous le saviez ?

LE JEUNE MARECHAL : - Non.

FITZWALTER . - Eh bien, il est mort. Vous pourrez maintenant avoir sa femme chaque fois que vous la désirerez, si toutefois le Roi ne vous a pas devancé. Une flèche l'a tué au château de Barnard. Et de là, en route pour l'enfer, le marché du Pape comportait cela aussi. (A Louis :) Je préférerais, Votre Grâce, que nous discussions de cette affaire quand la guerre sera gagnée, pas avant. J'imagine qu'alors, il ne restera plus un seul coin de terre anglaise ou pousse un brin d'herbe au teigneux.

Il sort.

BLANCHE, au jeune Maréchal . - Je regrette que votre ami ait pris la mouche. Mais vous savez sûrement qu'à servir le Roi Soliveau ou la Reine Cigogne, de toute façon l'on peuple à la mare. Tel est le prix que doivent payer les petites grenouilles.

Blanche et Louis sortent.

LE MAIRE . - Vous m'avez bien dit, Monseigneur, que Madame Blanche a promis de ratifier la Charte - au cas où elle deviendrait Reine ?

LE JEUNE MARECHAL . - Elle a pris effectivement une sorte d'engagement... provisoire... d'une certaine façon, oui.

LE MAIRE. - La façon française.

LE JEUNE MARECHAL . - Oui... Elle a dit : Soliveau ou Cigogne, n'est-ce pas ? En tout cas, le Soliveau sert de monture à son père. J'aurais intérêt, peut-être, à ne pas oublier sous quel maître je suis né. Vous ne pouvez évidemment pas m'accompagner à Devizes, mais le Roi, quand je lui aurai fait part de vos sentiments, épargnera à Londres la brûlure de ses flammes.

LE MAIRE . - Au revoir, Monseigneur. Dieu soit avec vous. Etrange ironie, en effet, si le constructeur même du pont était le premier à chanter :

Le Pont de Londres est écroulé, écroulé, écroulé...

Le Maire sort.

### Scène 6

~~Toile de fond : Dames et seigneurs festoyant en plein air (avec quelque chose qui évoquerait le groupe d'acteurs figurant à la scène 4 de l'acte II)~~

LE JEUNE MARECHAL, reprenant les dernières paroles du Maire :

Le Pont de Londres est écroulé, écroulé, écroulé

Le Pont de Londres est écroulé

Dancez, Dame de mon coeur...

Il fait des cent pas, arborant toujours le mouchoir de Lady de Vesci.

Entre Lady de Vesci.

LADY DE VESCI . - La Dame de votre coeur, si c'est ainsi que vous la nommez, s'étonne que, si longtemps, vous ayez porté son gage, tout en combattant dans le camp adverse. Pourquoi ne le rapportez-vous ? Pour me dire que vous ne ~~le porterez~~ <sup>l'arborez</sup> plus, la nouvelle de la mort de mon mari ayant nécessairement émoussé votre passion chevaleresque ?

LE JEUNE MARECHAL . - J'avoue, Madame, qu'en ces sortes de ~~guerres~~ <sup>guerre</sup>, un chevalier d'authentique courtoisie ne peut vouer ses actes militaires à la gloire d'une Dame. Les guerres engendrent le déshonneur, fondées qu'elles sont sur des serments trahis, trahis de part et d'autre. Mais je persiste à porter votre mouchoir, si toutefois vous me le permettez, afin de montrer que j'ai en tête un idéal élevé, dépassant les trahisons mesquines de notre temps. Je continue, en tout cas, à vous vouer un amour irréprochable... vous croyant inaccessible. N'appartenez-vous pas à César ?

Elle tend la main, et il s'agenouille pour lui baiser le bout des doigts.

Entre Jean, avec Maréchal et des officiers.

JEAN . - César lui a effectivement passé la bride au cou, une chaîne d'or à la taille, etc... Vous venez à Devizes pour la gagner... ou quoi ?

LE JEUNE MARECHAL . - Non, Mon Seigneur, je viens vous proposer mes services.

JEAN . - Les proposer ? Vous me les devez, jeune homme. Enfin, peu importe, nous nous réjouissons de vous avoir parmi nous. Le veau d'or, Maréchal ! Commendez le veau d'or ! Chaque jour ramène au bercail des fils prodigues écerclés. Alors, qu'y a-t-il ? Vous avez trouvé dans la boîte à couture de Blanche des aiguilles un peu trop pointues pour vos doigts, hein ? Eh bien, Maréchal, embrassez votre rejeton dévoyé !

MARECHAL . - Sire, il renoue son serment de fidélité. Jamais il n'aurait dû le rompre. Bien content de le voir ici, je ne déborde pourtant pas de joie. Embrasse-moi, mon fils, tu le peux. Je te reconnais bien à nouveau.

Le père et le fils échangent un baiser sans chaleur.

JEAN . - Emouvant. Très émouvant. Et maintenant, voici comment se présente la situation. (Montrant la carte :) Le Roi d'Ecosse, déjà parvenu à Lincoln, ne doit pas atteindre Londres. Nous frappons donc à l'Est, entre ces deux points, nous occupons Cambridge, dégageons Lincoln assiégée, et libérons les hommes de Norfolk. Mon armée, enfin, a bon moral. J'ai même trouvé pour elle un peu d'argent. Je ne doute pas de la victoire.

LE JEUNE MARECHAL . - Si vous promettiez aux Londoniens d'épargner leur ville, ils se rallieraient à vous sur-le-champ.

JEAN . - Ah bon ? Vous le croyez vraiment ? Ce seraient donc des Anglais, malgré tout ? Eh bien, voyons ce qu'on peut faire . Une clémence calculée, Maréchal, selon vous, ça marcherait ?

LADY DE VESCI . - La clémence ne se caïnule pas. Elle doit, comme toutes les vertus, jaillir librement du coeur libre de qui la propose... Sinon, ce n'est pas une vertu.

JEAN . - Est-ce là une ironique platitude ou prétendez-vous dire vrai ? Vous savez pourtant, par le ciel... Si vous disiez vrai, nous devrions réexaminer bon nombre d'actions accomplies dans le passé pour le bien de l'humanité, et, qui plus est, vantées tout au long de l'Ancien et du Nouveau Testament. Et la Charte ? Vous pourriez y voir une manifestation de vertu calculée, je crois. N'est-ce pas ? N'est-ce pas ? La libération de Norfolk, achevée à la mi-octobre 1216, c'est un épisode insignifiant de l'histoire militaire. Eh bien, tous d'hors, <sup>et</sup> Chargez-vous-en ! (Sortent Maréchal, le jeune Maréchal et les officiers.) Cette libération prend nécessairement place dans la version théâtrale de ma vie et de ma mort, mais on peut, pour l'instant, la laisser de côté. Quoi, n'est-elle pas entre bonnes mains ?...

### Scène 7

Aucune toile de fond. Lumières vives, évoquant si possible un intérieur.

JEAN . - Le moment arrive, dans toute pièce, où la scène, ceux qui l'occupent et ceux qui la regardent doivent justifier leur existence. Et ce moment-là me paraît venu ; car c'est le 18 octobre que

je dois mourir d'une indigestion de cidre et de pêches ; ce qui est une énorme farce, bien sûr, car je reste ainsi en suspens, à un instant de non-victoire et de non-défaite... mon histoire folle est interrompue dans des circonstances totalement incertaines... Le Roi Jean <sup>arrive</sup> ~~va~~, une fois encore, trop tard pour redresser sa situation. Un moment, dis-je, doit venir où notre raison d'être ici nous apparaît des plus confuses. Je veux dire... à quoi sert ceci... (Il détache son épée et la jette hors de sa vue.) Et ceci ? (Même geste avec sa couronne.) Et ceci ?... (Même geste avec son manteau.) <sup>A vous prouver</sup> ~~Et c'est ainsi que l'importance humaine~~ de ce dont nous parlons ? <sup>Et</sup> de quel usage puis-je bien être moi-même ? Epouvantail, ou fantôme vieux de sept cent cinquante ans, toujours en train de pourrir... et enfermé dans le cadavre de quelqu'un d'autre pour cabrioler devant vous ? En somme qu'avez-vous vu ce soir ? La signature d'un acte, signé sans que personne sache pourquoi, et dont personne ne savait ni ne pouvait connaître les ultimes conséquences. La répudiation d'un acte, répudié sans que personne sache pourquoi. Un Roi abominable et ses abominables Barons souillant toute la carte du sang répandu dans leur lutte. Un bon Archevêque tombé en disgrâce. Un pape sagace aux mains souillées par des lettres contradictoires, venues d'un fle dont il n'avait pas tort de croire qu'elle n'était pas vraiment convertie. Et enfin, des anecdotes scandaleuses, dépourvues de fondement historique. (Il montre la Dame.) Prenez celle-là, par exemple. On parlait d'elle dans certains milieux au 13ème siècle. Pour son mari, elle fut prétexte à rébellion. C'est

à peu près tout. Du moins, vous pourriez le croire. Car cette pièce traite de la Grande Charte, et de la Grande Charte seulement. La dame n'est que périphérique. La Grande Charte fut l'oeuvre des hommes, et d'eux seuls. <sup>Elle est due aux</sup> ~~Leur~~ efforts conjugués de la brutale aristocratie militaire et du chaste clergé : vous vous en convaincrez à la lecture de l'article que voici. (Il trouve un exemplaire de la Charte derrière le fauteuil de Pandolphe.) Je sais, à la fin du deuxième acte, vous m'avez vu la déchirer, mais j'en ai gardé un exemplaire. Je regarde toujours en arrière. Quand je marche, je pose sagement derrière moi, dans mes propres empreintes, un pied prudent, ou deux. (Il ouvre la Charte.) Paragraphe 54. <sup>Une femme</sup> ~~Personne~~ ne pourra réquérir l'arrestation et l'emprisonnement de quiconque ~~ne sera arrêté ni emprisonné à la demande d'une femme pour la mort~~ <sup>aura causé la mort, à moins qu'il ne soit la mort de son mari</sup> ~~de quiconque, hormis son mari.~~ Or, étant donné le contexte historique, c'est là chose parfaitement compréhensible. Le Docteur William Sharpe McKechnie, dans l'ouvrage définitif qu'il consacre à la Charte... (Pandolphe entre, tend à Jean un livre dont une page est marquée, et s'assied dans son fauteuil, où il s'affaire avec ses papiers.) Ah merci! Rien de périphérique chez vous, n'est-ce pas? Poro-épie que vous êtes, fureteur hiératique, spécialiste de l'analyse. Me voici fournissant l'antidote à ces cercles sans défaut dont vous nous avez gratifiés au début... vous vous souvenez? (Il ouvre le livre à la page marquée.) Le Docteur McKechnie, pour revenir au problème essentiel, dit que l'objet du paragraphe 54 était "de remédier à ce que les Barons considéraient évidemment comme une injustice en faveur des plaignantes femmes, lesquelles avaient



le droit de se faire représenter par un champion dans le duel - ou jugement des armes - tandis que l'accusé devait se battre lui-même". En d'autres termes, (il montre de nouveau la Dame) si son frère était assassiné par un ennemi, et si elle croyait, cette douce innocente, pouvoir causer la perte de l'ennemi en faisant combattre le jeune Maréchal dont le heaume s'orne d'un mouchoir à elle, par Dieu, elle serait alors dans l'erreur! L'âge de la Chevalerie est mort. <sup>en</sup> (1215. Et aussi, bien sûr, le paragraphe 54... en 1965. Si la Charte tout entière était ainsi composée, vous ne seriez pas ici ce soir. Je n'essaierai même pas de vous lire ce qu'elle dit des Juifs. Quant à la justifier, n'en parlons pas. Ceux d'entre vous qui appartiennent à cette communauté religieuse ou à ce peuple, ne se seraient guère plus mal portés sous Adolf Hitler lui-même que sous <sup>ces</sup> ~~ses~~ pionniers de la liberté qui ont prêté la main au texte que voilà! Mais la Dame - vous voyez ce que je veux dire - la Dame est périphérique, tant pour la pièce que pour l'acte lui-même. Elle existe, pourtant. Et le fait même qu'elle existe mérite d'être souligné. Si elle se tient en ce moment au milieu de la scène, ce n'est pas, je vous l'assure, en raison de l'immoralité moderne. Ma reine aurait pu être là aussi ; mais la reine est à Gloucester, à l'abri de la guerre, et elle s'occupe de mon jeune fils. Donc, nous avons l'autre <sup>+</sup> femme, et cela ne fait guère de différence. Car les deux dames sont à l'image de Dieu, ce sont des femmes, et relativement belles. Mais nous n'allons pas maintenant discuter de l'attrait sexuel, quoiqu'on ne puisse, de toute évidence, s'en passer. On ne le peut ni ne le doit. C'est ~~une~~

une partie indéniable du mécanisme corporel, et toute créature capable de marcher en est plus ou moins pourvue. Comment marche-t-elle, d'ailleurs ? Je me le demande. Deux jambes, c'est donné à tout le monde, mais scutenir brillamment tout un corps, sans effort et sans artifice visible... Avez-vous jamais vu un tabouret à deux pieds ? Et puis, au-dessus des jambes, elle a ~~des~~ fesses, pour s'asseoir, bien sûr, mais aussi pour le plaisir de l'œil et de la main. Et elle a un ventre d'où sortit plus d'un enfant vivant. Elle a des seins, d'où les enfants en question ont tiré une abondante nourriture. Elle a ses entrailles, son cœur, ses poumons, ses mains, ses bras, ses épaules, son cou. Et sur le cou, admirez l'équilibre, un œuf osseux que je ~~tiens~~ <sup>tiens</sup> presque entre mes dix doigts ; il est très lourd, pourtant, et contient une bonne dose de ce qui devrait nous arrêter. Car c'est grâce à cet œuf, et à lui seul, que la créature peut manger, boire, respirer, sentir, voir, pleurer, rire, entendre et, par ~~dessus~~ <sup>dessus</sup> tout, penser, ce qui est essentiel à sa vie... mais cette grande natte de cheveux d'or, suspendue à ~~dessus~~ l'œuf ! Rien d'essentiel là-dedans, ornement et plaisir, sans plus... gratuit, purement gratuit. Rasez les cheveux, et elle ~~fonctionnerait~~ <sup>fonctionnerait</sup> comme avant. Laissez-les lui, laissez-les libres, ou en tresses, ou bien tordez-les, que le vent souffle à travers eux, sentez-les, regardez-les... qui donc n'aime pas les regarder ? Pourtant, le corps d'un aigle, celui d'une antilope, ou celui d'un crapaud, serait digne des mêmes louanges. Comment voit-on donc qu'elle est d'une espèce unique ? Elle a un esprit, éduqué dans ce seul but.

LADY DE VESCI . - On m'a appris comment, d'abord, Lucifer s'est rebellé contre son Dieu avant de tomber en enfer, puis comment il a tenté Eve ; et ensuite, la différence entre péché mortel et péché véniel. Ensuite encore, quelques détails concernant la vie de Notre Seigneur et Sa mère ; tout cet enseignement étant subordonné à ma chasteté hypothétique, de première importance, et à la façon de la préserver.

JEAN . - Qui vous a instruite ?

LADY DE VESCI . - Ceux qui détenaient l'autorité.

JEAN . - C'est ça qu'ils détenaient ? Mais ensuite, vous avez défié votre mari, inspiré une passion, ridicule mais sincère, à un bon petit gentilhomme, au moins, et vous êtes devenue le sujet favori de votre Roi malchanceux et défavorisé. Cette dame a suivi, en somme, l'exemple de Lucifer contre qui on l'avait prévenue dans sa jeunesse. Sa seule caractéristique consistait-elle donc dans cette facilité à se perdre ? De même nous apprécions le diamant ou l'améthyste qu'une fente du plancher ou un tas de feuilles mortes peut nous ôter à jamais. S'il en est ainsi, elle ne doit pas rester anonyme. Son nom est Margaret et son père - vous serez surpris de l'apprendre - n'était autre que le Roi William, Lion d'Ecosse. Paternité illégitime, bien sûr, mais cela ne dépare en rien le tableau. Autrement, pourquoi cet horrible Eustache aurait-il trouvé la mort au château de Barnard, dans le Nord, sinon parce qu'il aidait son demi-beau-frère, l'actuel Roi Alexandre, à saper ma pauvre royauté ? Et pourquoi aurait-elle été si peu encline à respecter ses ordres ?

LADY DE VESCI . - Je vais vous le dire. Parce qu'il exigeait mon obéissance. Il prétendait détenir l'autorité.

JEAN . - Il la détenait. Vous étiez sa femme. N'est-il pas vrai, Messire Légat ?

PANDOLPHE . - Oui.

JEAN . - Le mariage est un serment prêté devant Dieu. Serment d'obéissance pour le conjoint inférieur, de fidélité inébranlable pour l'un et l'autre. Il en va de même des serments qui lient le Roi et les seigneurs, les seigneurs et leurs vassaux. Ai-je raison, Pandolphe ?

PANDOLPHE . - Oui.

JEAN . - Mais dans ce raisonnement, il y a une faille. Pouvez-vous mettre le doigt dessus ?

LADY DE VESCI . - Oui, je le peux. Vous avez approuvé mon refus d'obéir à Lord Eustache.

JEAN . - Il a porté la main sur vous.

LADY DE VESCI . - Cela n'aurait pas dû entrer en ligne de compte. De plus, votre Reine s'est rendue coupable d'un ou deux adultères et vous avez fermé les yeux.

JEAN . - J'étais amoureux d'elle.

LADY DE VESCI . - Mais vous ~~avez~~ <sup>refusé de</sup> pardonner à vos <sup>parents</sup> ~~parents~~ rebelles. Tant que le principe de l'autorité - conjugale ou royale - vous convenait, vous exigiez son application. Autrement, vous passiez outre.

JEAN . - Très juste! Inconsistant, irrégulier, déraisonnable, Et voilà notre unicité! Elle n'existe ni dans notre aptitude au

salut ou à la damnation, ni dans notre aptitude au raisonnement logique - ~~ce~~ bien que ces deux facultés soient dignes de respect et que toutes les deux aient, je le crains, déformé notre nature. En fait, j'incline à penser que vous n'étiez pas faite pour devenir une femme mariée, ni moi pour être Roi, mais qu'aucun d'entre nous n'est jamais fait ni pour l'un ni pour l'autre.

RANDOLPHE . - Néanmoins vous avez été Roi, Sire.

JEAN . - Parbleu oui, je l'ai été. Et alors, qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai sapé la puissance des Egyptiens, voilà ce que j'ai fait. J'ai voulu tirer de mon pouvoir consacré diverses formes de jouissance... et pas toujours pour moi seul. Voyez le Pont de Londres : très utile, et très beau... Mais en fin de compte, dans ce monde d'autorité bien réglée / qu'est ~~ce monde~~ l'Egypte des tyrans, j'ai joué le rôle d'Israël, la rusée fugitive... et je m'en suis presque sorti. Voulez-vous savoir le nom du Pharaon ? De ce vieillard sans coeur dont le chariot s'est enlisé dans les sables mouvants ? On l'appelle le Pape Innocent, et vous êtes son serviteur, et c'est moi qui vous ai dupé. Car je ne crois pas, pas le moins du monde, à l'autorité que vous proclamez, que proclame cette Charte, et que proclame la couronne d'or dont je viens de me défaire !

Je ne me sens pas très bien  
Mes entrailles se retournent  
Tel le gros bourdon qui s'apprête à sonner.  
L'ordre semble se troubler.

Ailleurs que dans mon royaume  
C'est dans mon corps même que séjournent  
Des mécontents citoyens.

Ne faites pas attention, c'est passé... Alors, Egyptien, qu'avez-vous à dire ?

PANDOLPHE . - Rien de bien utile pour vous, au point où en sont les choses . Mais il est une vérité, une vérité que je ne mets pas en doute : tous les hommes doivent être unis par le Christ et dans le Christ ; nous sommes subordonnés au Christ, et nous nous fondrons pourtant en lui. Subordination et fusion trouvent sur terre leur reflet. L'Eglise, l'Etat et la Famille sont autant de microcosmes commandés par la hiérarchie céleste... Réfléchissez un peu : sans ces microcosmes; où en serions-nous ? Etouffés, lacérés par les ronces de nos propres appétits, à petits animaux que nous partageons avec l'aigle, l'antilope et le crapaud. Nous serions à la fois stériles et trop féconds. Et cela, on peut l'éviter : le bon jardinier peut sarcler, émonder, domestiquer, bref, imposer l'autorité. Vous, vous êtes un pissenlit.

JEAN . - J'ai un faible pour le pissenlit. Son contact est rude, je le sais, son odeur indéfinissable, et il prolifère beaucoup trop. Mais ces points d'or semés par milliers sur une verte prairie en pente douce, qui accepterait de les supprimer, fût-ce pour faire place aux violettes ? De toute façon, Pandolphe, en dépit de vos efforts, l'autorité n'est plus ce qu'elle était... Elle change un peu, et là où elle change, elle peut aussi être tempérée. ( Il élève la Charte. ) L'autorité de la Couronne fait place, insensiblement, à celle du droit coutumier. Mais la Loi elle-même, libéralement appliquée, pourra dire un jour à cette femme : "Rase-toi les cheveux". Et elle énumèrera de bonnes raisons, et il faudra obéir. Ce que la Loi ne dira jamais, et ne pourra jamais dire, c'est : "Voici un ruban tissé de fils d'or qui rehaussera la beauté de tes cheveux ;

mets-le et je t'adorerai." Or, qu'est-ce qui vaut le mieux : se faire raser la tête sur l'ordre de la Loi, ou par la brutalité de ma main ?

PANDOLPHE . - Si le Roi donnait un tel ordre, ce serait sans doute pour le bien de tous. Si vous agissiez pour vous seul, vous seriez seul à vous satisfaire de votre acte. Donc, mieux vaut la première hypothèse ... Mais vous ne faites perdre mon temps.

Il se retrouve vers ses papiers et ne s'intéresse plus à Jean.

JEAN :

Mes entrailles encore une fois se retournent

Que reste-t-il à découvrir en moi ?

<sup>J'ai eu</sup>  
Trop de femmes sans doute,

Je mange trop et trop je bois.

Et pourtant, dans l'un comme dans l'autre cas, elle sera chauve. Et je suis de nature tendre. C'est pourquoi, vraisemblablement, je lui offrirai le ruban. Bien sûr, j'ai été cruel. Mais uniquement parce que les microcosmes dont vous parlez ont subi quelques bouleversements. A moins que les bouleversements, peut-être, ~~maient~~ leur soient intrinsèques. De toute façon, ce sont eux qui m'ont imposé un comportement propre à m'attirer la haine. Si l'on n'avait pas contraint le monde... Mais où est la progression ? Ah, vous ne m'écoutez même pas. Et d'ailleurs vous avez bien raison. Pourquoi devriez-vous écouter ? Tant que le monde est ce qu'il est, votre argument l'emporte. Le lien et l'agneau ne peuvent dormir côte à côté.

PANDOLPHE lève les yeux, puis se replonge dans ses papiers. -

Non, pas avant qu'Il descende sur terre pour la seconde fois.

JEAN . - Ce qui peut très bien se produire d'ici demain matin, à l'heure où ces gens reprendront leur travail. Et quand cela se produira, qui en sera informé ? Lors de Sa première venue, il ne se trouva que douze pauvres bougres pour le remarquer. Et l'un d'eux en fut si tourmenté qu'il y gagna trente deniers et une longue corde pour se pendre.

Une corde <sup>autour du cou</sup> ~~à son cou~~

Une corde autour de la cloche,

Mais pourquoi donc faut-il

Qu'ils tirent avec tant de force ?

Et la prochaine fois, qui sera Judas ? Moi, l'imprévisible, ou Pandolphe, jardinier du microcosme ? Mais en l'état actuel des choses, le lion doit rester enchaîné, et l'agneau ~~libre~~ à l'abri dans son bercail. (Il lit la Charte : ) "Et aucun homme libre ne sera arrêté ou emprisonné, si ce n'est..." Ça vous l'avez déjà entendu deux fois. De même que cet autre article : "Nous ne vendrons ni ne dénierons le droit de justice à personne..." Aucun détail, aucune précision, aucun point de chicane temporaire ou féodale ne <sup>permet de</sup> ~~peut~~ situer ces deux articles au début du 13ème siècle, non plus que dans aucun siècle, et pourtant, ils trouveraient aisément leur place n'importe où. C'est mon oeuvre, voyez-vous, pas l'oeuvre de l'Archevêque, ni celle de Maréchal, ni en tout cas celle de Fitzwalter. J'ai dit : ces articles qu'on leur donne une forme générale, relâchée, si l'on veut... car leur caractère relâché fait qu'ils admettent l'existence du pis-senlit, des femmes indociles et des rubans d'or. Interprétez-les comme vous voulez.



LADY DE VESCI . - J'ai essayé d'en interpréter un...

JEAN . - Et on a condamné votre interprétation. Mais vous aviez tout à fait raison, c'est votre mari qui avait tort. Interprétez-les comme vous voulez, à condition qu'ils reconnaissent l'autorité de la Loi, interprétez-les comme vous voulez, <sup>et</sup> aucune injustice ne sera commise. <sup>On ne peut</sup> ~~Jamais~~ <sup>des</sup> ~~enfreindre~~ <sup>général</sup> un article aussi ~~général~~. Je vous les ai donnés à tous, et tous vous pouvez les utiliser contre les Barons ou les Evêques, ou même la Couronne, contre les Parlements, les notaires, les fonctionnaires et les magistrats, les officiers et leurs sergents ; bref, chaque pierre, brique ou caillou de l'agrégat qui forme les arcs-boutants soutenant les murs du Temple de l'autorité, tout est mis en danger par ces articles. Le moindre arc-boutant doit ~~appréhender~~ <sup>devez</sup> vous craindre, et vous ne ~~avez~~ jamais craindre les arcs-boutants, car ils sont ~~une~~ chose morte, inerte, artificielle, résultat d'une illusion... alors que vous êtes des hommes et des femmes. Je vous ai montré votre modèle. (Il montre la Dame.) Et son modèle à elle, c'est Dieu. Mais parler de Dieu, j'en suis incapable. Pandolphe a reconstitué Dieu, comme si Dieu était un sac de ciment de Portland. Délayez-le dans un peu d'eau, et il tiendra pendant des générations. On peut le faire sauter par morceaux, impossible de le remodeler. Prenez garde/ que jamais on n'en dise autant de ce parchemin! Et comme vous voilà tous disposés aux célébrations et congratulations, je vais mettre en garde le parchemin lui-même :

"Quand tous chanteront tes louanges, <sup>le</sup> malheur à toi!"

Il roule la Charte.

Pandolphe, j'ai la gorge sèche  
Et des taches grises passent  
Devant ma claire pupille.  
Un étourdissement, un accès de faiblesse.  
Quoi, Pandolphe, pas un mot devant ma tortueuse éloquence ?  
Sale inquisiteur plein de grandiloquence  
Réponds-moi, j'attends!

PANDOLPHE . - Imbécile! Cette nuit-même, on te reprendra ton  
âme.

Il ramasse ses papiers et sort.

Scène 8

Une carte à grande échelle du Wash<sup>(1)</sup>

JEAN . - La première chose qu'ils vous aient apprise...

LADY DE VESCI . - C'est comment Lucifer inventa le péché.

JEAN . - Celui de gourmandise, par exemple.

Les loyaux citoyens de Lynn  
M'ont invité dans le Norfolk.  
Leur hospitalité dépassa les limites  
Trop de pêches mangées, et trop de cidre bu.  
Le cidre pétillait trop fort  
Et trop mûres étaient les pêches.

Je crois que tu ne devrais pas rester avec nous. Une longue étape

---

(1) . - Estuaire séparant les comtés de Lincoln et de Norfolk, et dont une partie est guéable. N.d.T.

nous attend, ce matin. Garde le lit, mets-toi à l'aise. (Il trouve son manteau et son épée, qu'il reprend, mais il laisse la couronne. Puis il arpente la scène en criant : ) Allez-y, allez-y, allez-y. Le 12 octobre 1216, un peu après quatre heures du matin. Sale temps humide! Mettez pied à terre! Trompettes, l'appel! (Les trompettes sonnent. Les tambours battent.)

Gardez le lit, Madame, gardez bien le lit  
Prenez vos aises, sans mesure  
Pour la chaude épouse, chaudes couvertures  
Et selle bien rude pour le mari.

(Il conduit la Dame à l'extérieur, lui baise tendement la main, puis revient et continue de s'agiter. Il tient dans la main gauche la Charte, qui, roulée, a presque l'air d'une matraque.) Porte-drapeau, en avant! Maréchal, où êtes-vous, nous partons!

La scène se remplit peu à peu ; confusion d'une armée qui lève le camp - on réunira le maximum de personnages, officiers, soldats, charretiers, etc. ; drapeaux, tambours, sacs, armes de toutes sortes. On traîne sur scène des chariots apparemment trop lourds et difficiles à manier. Entrent Maréchal et le jeune Maréchal.

MARECHAL . - Je veux qu'avant la marée tout <sup>ait traversé</sup> ~~soit transporté~~ derrière la plage de vase.

LE JEUNE MARECHAL . - Chef voiturier, pourquoi ces roues ne tournent-elles pas! Allons, vite!

LE PREMIER OFFICIER . - A quelle heure, la marée basse ?

LE DEUXIEME OFFICIER . - Midi, d'après le livre. Nous avons tout le temps.

JEAN . - Oh, non, ce n'est pas vrai. Ce n'est jamais vrai.

LES OFFICIERS, unanimes . - Allons, allons, poussez, Hollandais sans cervelles, poussez, etc...

JEAN . - Qu'est-ce qui freine ainsi ? Pourquoi ce chariot ne bouge-t-il pas ?

L'animation confuse, mais relativement organisée, qui régnait, a fait place à une immobilité totale.

UN SOLDAT . - Cette vase est plus molle qu'on ne croyait. On n'a pas de prise!

JEAN . - Encore en retard, vous êtes toujours en retard! Nous marchons sur Londres, sur ma ville!

Pas de retard, je n'en veux pas  
Mes entrailles se retournent  
De dix-sept façons à la fois  
Oh, les pêches, le cidre doux  
Et cette rivière de bourbe...

Mes chevilles s'enfoncent dans six pouces de vase. A quelle heure cette marée, disiez-vous ?

MARECHAL . - Elle devrait descendre encore.

JEAN . - Descendre ? Bon à rien de Baron! Elle monte, et en vitesse! A la cheville, au mollet, au genou! Vous voulez qu'on se noie ? Dégagez ces chariots, vite!

~~Tous, au milieu de la scène, <sup>naci pleut,</sup> comme pris par l'eau tourbillonnante. Il serait bon, si on le peut, de projeter sur la carte du Wash une image changeante de tourbillon.~~

LE DEUXIEME OFFICIER . - Jésus <sup>Marie!</sup> Est-ce que l'almanach se tromperait ?

JEAN . - Bien sûr, puisqu'il est fait par un évêque!

LE JEUNE MARECHAL . - Inutile d'insister, Monseigneur, il y a maintenant de vraies vagues, et l'eau est de plus en plus profonde!

MARECHAL . - Il faut abandonner les chariots, Monseigneur, et faire passer d'abord les chevaux.

JEAN . - Abandonner mes chariots... et dans ce chariot-là, sont tous mes bijoux, une émeraude, un saphir, un grenat et une topaze que me furent envoyés par le Pape ; un autre saphir et aussi un rubis, que j'aurais bien donné, à Saint Edmond s'ils n'avaient ~~jamais~~ été trop beaux pour se détacher de mes mains... et ma couronne, et mon sceptre... Dieu du Ciel, c'était mon boni, l'insigne de mon autorité. Bon Dieu, j'étais l'intendant...

Il s'affaisse et reste un genou en terre, s'appuyant sur une main.

MARECHAL , - Soutenez le Roi! Il tombe dans la vase!

Des officiers se portent au secours de Jean.

LE DEUXIEME OFFICIER . - Ce n'est pas la vase qui le fait tomber, Monseigneur, mais la maladie, et il ne se relèvera pas.

LE PREMIER OFFICIER . - Il a perdu connaissance, Monseigneur.

En fait, Jean n'a pas perdu connaissance, mais il se débat maintenant à quatre pattes, au milieu des flots. Les hommes qui tentent de l'aider gênent une dure lutte, à la fois contre la force des eaux et contre le poids du corps. Maréchal et son fils sont à l'avant-scène, qui figure la terre ferme. Le jeune Maréchal semble s'apprêter à aller aider les sauveteurs, mais son père, d'un geste calme, l'arrête.

MARECHAL . - Les eaux l'ont recouvert comme les flots de la mer Rouge recouvrirent le Pharaon... Mon fils, notre nouveau Roi n'a pas dix ans. Le royaume qui lui échoit est presque englouti par le Déluge. Et je suis moi-même trop près de la tombe pour vouloir le restaurer. Mais il est une chose à laquelle je dois veiller. Lors du couronnement, il lui faudra, quoi qu'en puisse dire l'Eglise, jurer de respecter la Grande Charte. C'est l'unique moyen d'arrêter la guerre; de repousser les Français et de maintenir uni le peuple du Roi. Que cela soit fait, mon fils, seulement cela, et l'Etat pourra subsister.

Ramenez Jean sans Terre

Ici, sur la terre ferme.

Abandonnez les chariots là-bas

Et de sa main gauche desserrez les doigts déjà froids.

Les officiers ont amené Jean à terre. L'un d'eux lui prend avec difficulté le manuscrit qu'il donne à Maréchal. Puis ils emportent le corps et tous sortent, abandonnant les chariots et autres accessoires dans les eaux tourbillonnantes?

## APPENDICE

Après avoir terminé la pièce, je me suis rappelé la légende des Sages de Gotham, et j'ai regretté de ne l'avoir pas insérée dans mon histoire. La scène suivante peut remplacer presque entièrement la scène 4 de l'Acte II. Les personnages supplémentaires seront

Un prêtre ( du Gotham )

Un paysan

Un forgeron

Un meunier.

Si on opte pour cet épisode, trois personnages sont supprimés : l'autre prêtre, l'orfèvre et sa femme.

On croit généralement que Gotham est la ville portant ce nom dans le Nottinghamshire. Il y a pourtant un autre Gotham dans le Sussex, et j'utilise ce nom c'est avec la caution de l'Oxford Book of Nursery Rhymes.

### ACTE II - Scène 4

Toile de fond : un hameau avec église et chaumières. Des paysans rentrent la moisson, etc.

Entrent le Prêtre, le Fermier, le Forgeron et le Meunier.

PANDOLPHE . - Ainsi, nous devons veiller à ce que l'hostilité durable des Barons et du haut clergé envers le Roi ne l'emporte pas sur les sentiments d'authentique loyauté qui brûlent encore, sans aucun doute, au coeur des petites gens d'Angleterre. Voici par exemple, rassemblés joyeusement pour accueillir leur souverain, les

*les plus notables*  
~~principaux~~ habitants d'un quelconque petit village. Vous, monsieur, vous êtes sans doute le prêtre de la paroisse... la paroisse de... de quoi donc ?

LE PRETRE . - De Gotham, Monseigneur, comté de Sussex. Voici Robin le meunier, Pierre le forgeron, et Jean fermier du château.

PANDOLPHE . - Très bien, très bien. Poursuivez vos préparatifs.

Il s'affaire à son bureau, parmi les papiers.

LE FORGERON . - Ma soeur Edith, dont le brave homme de mari, vous le savez ~~bien~~, mon père, est employé au château de Lewes, où il enlève des écuries le crottin de cheval, m'a fait porter, tard dans la soirée, un mot par mon petit neveu ; tout le monde prétend, à Lewes, qu'il se dirige aujourd'hui vers Pevensey.

LE MEUNIER . - Il n'a pas besoin de passer par Gotham.

LE FORGERON . - Il passe où ça lui chante. Il porte un faucon au poing, et beaucoup de ses soldats en font autant ; il poursuit le gibier sauvage, pour concilier l'obligation du voyage et son exercice favori. Il y a aussi la Reine et des grandes Dames. *Le temps* ~~Il fait~~ *tranquille nuit* ~~est~~ beau, vous voyez ; alors il ~~se le temps~~ *peut* de faire *un détour* par les collines ou les prairies qui lui plairont.

LE FERMIER . - Oui...ou ~~de~~ traverser des récoltes sur pied. Le blé n'est pas encore rentré, chez nous. Et je ne supporte pas d'y voir des cavaliers. A la suite du Roi, il y a toujours des bandits enragés qui piétinent tout, ils s'en fichent bien, Et nous, alors, qu'est-ce que nous ferons ?

LE PRETRE . - Tu pourrais ajouter encore un argument, bonhomme fermier. C'est un point de droit. Je ne sais pas si c'est sanctionné par un acte ou un précédent, et je n'ai ~~jamais~~ *jamais* entendu dire que ce



soit écrit de plume et d'encre, mais la coutume - une coutume normande, à ce qu'on m'<sup>a raconté</sup>~~en a dit~~, importée par le vieux Roi Guillaume - veut que là où chevauche le Roi, terre arable ou prairie, le chemin <sup>devienne</sup>~~devient~~ à jamais voie publique. La Route Royale, pas moins. Certains appellent ça privilège de la royauté. Pour moi, ce n'est rien d'autre qu'un abus. Mais comment l'empêcher ?

LE MEUNIER . - On aurait dû le faire avec cette Charte, qu'il a été forcé de signer.

LE PRETRE . - Elle ne dit mot de tout cela, Meunier. Je l'ai lue, quand elle était exposée dans la nef Sud de Chichester, et il n'y avait rien.

LE FORGERON . - On ne risque rien à l'empêcher de passer.

LE FERMIER . - On ne peut pas se battre, non plus. C'est le Roi, il prend plaisir et exercice où bon lui semble, à ce qu'on dit.

LE PRETRE . - Tout de même, supposez qu'<sup>a</sup>~~en prenant par~~ Gotham il ne trouve guère de plaisir... Supposez ~~qu'il~~ que la ville lui semble bizarre et n'offrant pas assez de confort aux dames.

LE FORGERON . - Le confort, il n'y en a pas beaucoup dans ma malheureuse forge, c'est sûr. Mais ils ne voudront pas s restaurer à l'intérieur. Je ne vois pas comment...

LE PRETRE . - Je ne parlais pas du confort des sièges ou des coussins, forgeron. Je voulais dire : confort de l'esprit. Un Roi jadis excommunié, dont le peuple <sup>se</sup>~~est~~ rebelle, a besoin de toutes ses aises pour réfléchir, et converser avec ses tendres dames. Or, supposez qu'il croie le Diable maître de Gotham ?

LE FERMIER . - Vous voulez parler de... sorcellerie...

LE PRÊTRE . - Jésus, Marie, bien sûr que non! Ce serait mettre nos âmes en péril. Quelque chose du même genre, pourtant, mais en plus doux, comprenez-moi, et en moins dangereux, avec la caution du Seigneur. Venez...

Ils se rassemblent et chuchotent, éclatant parfois de rire.

Entre le secrétaire du Roi.

LE SECRÉTAIRE . - Est-ce ici le village de Gotham ? Excusez-moi, Révérend Père, est-ce ici le village de Gotham ?

LE PRÊTRE . - Parfaitement, monsieur. Le Christ soit avec vous, Monsieur. Puis-je vous aider, monsieur ? Puis-je vous indiquer votre route ?

LE SECRÉTAIRE . - Non, je suis déjà sur la bonne route, merci beaucoup. J'appartiens à la Maison Royale, et j'ai pour mission de vous informer que Sa Majesté, qu'accompagnent la Reine et une suite considérable, a l'intention de franchir, incessamment, les limites de cette province avant de gagner le château de Pevensey. Comme le soleil est déjà haut dans le ciel, la compagnie voudra sans doute prendre ici son repas de midi. Il vous <sup>faudra</sup> (donc prévoir de petits prélèvements sur vos poulaillers et porcheries. Des cochons de lait ? Vous avez des cochons de lait ? Bien. La fauconnerie du Roi a fait bonne chasse ce matin, et le gibier à plumes ne manquera pas. Mais je pense que pour plumer, vider, et ainsi de suite, on aura recours aux services de vos femmes. Il faudra aussi du pain, si vous en avez, du pain frais. Bien entendu, vous serez payé pour votre peine, plus ou moins largement. (Tandis qu'il parle au prêtre, les trois

autres ont quit é la scène ; ils reviennent maintenant, portant un grand récipient, cuvette ou baquet ~~de bois~~, qu'ils manient avec maladresse. Ils se heurtent au secrétaire.) Puis-je vous demander ce que vous comptez faire avec cette cuvette ?

LE FORGERON . - Une question, monsieur : Sa Grâce aime-t-elle le poisson ?

LE SECRÉTAIRE . - Nous ne sommes pas vendredi, que je sache ?

LA FORGERON . - Ah monsieur, ici nous sommes à Gotham et tous les jours, pour nous, pourraient bien être vendredi. A cause de la multitude de gros poissons qui nous font l'honneur de fréquenter nos rivages. Si tel est le goût de Sa Grâce, nous pouvons faire une pêche superbe.

LE SECRÉTAIRE . - Et comment, monsieur, prétendez-vous prendre des poissons dans une cuvette ? J'aurais cru qu'un filet ou une ligne ferait mieux l'affaire.

LE MEUNIER . - Vous nous prenez pour des cinglés, monsieur, nous autres, gens de Gotham ? Des filets et des lignes, nous en avons en abondance, monsieur, là-bas, près des galets, mais cette cuvette, monsieur, est le vaisseau qui nous portera dans les eaux du Seigneur pour y chercher le poisson. Quand le vent est fort et vif, et que ce vaisseau transporte trois joyeux lurons comme nous, il tangue et roule de la plus <sup>belle</sup> ~~le~~ façon au gré de la marée.

LE SECRÉTAIRE . - Oh!

LE FERMIER . - Croyez-vous, monsieur, que le Roi aime le poisson frit ?

LE SECRÉTAIRE . - Mais une barque, voyons... il vous <sup>fait</sup> ~~fait~~ bien une barque.

LE PRETRE . - Les barques font naufrage. Les barques sont <sup>instable</sup> ~~instable~~ et fragiles. Cette cuvette-là, elle, nous la bénissons avec <sup>de tels</sup> ~~certains~~ mots <sup>qu'elle ne pourra ni</sup> ~~qui empêcheront de~~ sombrer <sup>ni</sup> ~~et~~ de souffrir tant qu'elle sera au service du Roi.

LE SECRETAIRE . - Je crois que le Roi se contentera de perdrix.

LE PRETRE . - S'il en est ainsi, monsieur, inutile que nous prenions le départ. Posez cela, mes braves, attrapons nos râteaux et remettons-nous à l'ouvrage.

Tous ramassent <sup>des</sup> ~~le~~ râteau et s'en vont dans un coin de la scène.

LE SECRETAIRE . - Déjà la moisson ?

LE PRETRE . - Non, monsieur, nous voulons sauver la vie d'une pauvre femme dans le malheur. Voyez cette mare, monsieur, Nous y avons fait hier soir une sombre découverte.

LE MEUNIER . - Après le lever de la pleine lune, nous avons vu tomber cette femme, et maintenant nous ratissons pour la retrouver et la remettre à la place qui est la sienne. Toi, Pierre, le forgeron, ratisse vers le nord, ~~et~~ moi j'irai vers le sud, et toi, Jean le fermier, vers l'est. Pendant ce temps, le prêtre ira chercher vers l'ouest. Ratissez bien, les gars.

Ils ratisent, tout en chantant "Ratissez bien les gars" <sup>R</sup> comme si c'était une chanson de marins.

LE SECRETAIRE . - Si j'insinuais que vous avez vu le reflet habituel et rien de plus, vous penseriez, je suppose, que je n'ai pas toute ma tête à moi ?

LE PRETRE . - C'est ce que nous penserions, monsieur, certainement. Tout le monde sait, en effet, que la lune n'est pas solidement ancrée au ciel ; autrement, pourquoi tournerait-elle ainsi, de manière

à changer de place tous les soirs ? Pourquoi, sinon parce que le ciel la balance et, la balançant, pourrait bien la faire descendre ? La nuit dernière, il y a eu une vraie tempête... Quand nous aurons fini la mare, toi Rob le meunier, et toi Edouard le menuisier, nous nous mettrons à cette clôture, autour de l'arbre au coucou. Ratissez, les gars, ratissez...

LE SECRETAIRE . - Vous pourriez m'expliquer ce qu'est cet arbre au coucou? Je suis étranger, ici, ~~ici~~ <sup>ne l'oubliez pas.</sup>

LE FORGERON . - Après un si bel été, monsieur, on supporte mal le retour de l'hiver. Or, le retour de l'hiver, c'est le départ du coucou. Alors nous, notre coucou, nous l'attrapons, nous le mettons sur un arbre et nous entourons l'arbre d'une solide clôture de planche. Résultat, le coucou reste. On n'est pas en avance, cette fois, car le coucou chante déjà sur un autre air. Ah, on est malins, monsieur, <sup>à</sup> Gotham! On ~~sait~~ <sup>voit</sup> les malices de la Nature, <sup>ou sait</sup> et les maîtriser à l'avance.

LE SECRETAIRE . - Je vois, je vois. Je ne suis plus du tout sûr que Son Altesse Royale puisse honorer de sa présence votre village. Peut-être devra-t-elle poursuivre directement jusqu'à Pevensey. Mais je lui ferai connaître la ardente loyauté et le traditionnel bon sens campagnard qui règnent chez vous. Oui, sans faute. Bonjour.

Le secrétaire sort.

LE PRETRE . - Les gars, on a <sup>gagné</sup> ~~réussi~~.

TOUS . - Ah!

Ils se lancent dans une sorte de danse champêtre, tout en utilisant leurs râteaux, et, si possible, la cuvette. Ils chantent :

Ratisez bien, les gars, le Roi vient à Gotham  
Ratisez bien, les gars, voyez, le Roi s'en va  
Ratisez bien, les gars, la cuvette est sur les vagues  
Ratisez bien, les gars, le coucou est dans son arbre.

Ils sortent en dansant.

### Scène 5

Toile de fond : un verger, comme à l'Acte II - scène 4, du texte original.

Entrent Jean, la Reine, Lady de Vesci, Maréchal, le Prince Henri des secrétaires et des serviteurs.

LE SECRETAIRE . - Je ne vous recommanderai pas Gotham, Sire. Ou bien ces gens sont possédés par quelque douteuse magie, ou bien tous ont l'esprit dérangé. C'est plutôt cela, je crois. Il y a dans ces communautés rurales beaucoup de mariages consanguins et il en résulte parfois des bizarreries.

JEAN . - Quelles sont ces bizarreries ?

LE SECRETAIRE . - Trois d'entre eux parlaient de prendre la mer à bord d'une cuvette.

JEAN . - Ciel!... Evidemment, ils peuvent être en plein préparatif de rébellion. C'est possible, vous croyez ?

LE SECRETAIRE . - Non, Sire. Ce ne sont que des paysans stupides. Mais s'ils sont véritablement idiots, <sup>nous pourrions craindre</sup> (des incidents fâcheux

~~font à craindre~~. La décence de ces dames pourrait se choquer...

Vous me comprenez ?

JEAN . - Je ne pense pas que ces dames risquent de s'offusquer. Mais l'excentricité, si amusante soit-elle, peut devenir dangereuse. Loin de moi l'idée de <sup>la</sup>supprimer... elle serait même la bienvenue... mais sur la côte sud, ce mois-ci, en l'état actuel du ~~royaume~~ royaume ... non, les événements mystérieux ne se multiplient déjà que trop. Nous ne traverserons pas Gotham.

LA REINE . - Pourtant, Monseigneur, l'expérience pourrait être amusante et agréable.

JEAN . - Non. Non et non, madame! On complotte contre ma vie et celle de mes enfants... J'ai bien envie de brûler Gotham.

LADY DE VESCI . - Rien, Monseigneur, ne nous prouve qu'ils conspirent.

JEAN . - Votre avis, Maréchal ? Feu et sang ? Intimidation ?

MARÉCHAL . - Certainement pas, Sire. Vous seriez ainsi en contradiction manifeste avec la <sup>Charte</sup>~~Charte~~ des Franchises

JEAN . - C'est juste. Vous me confondez, Maréchal. Oublions Gotham. Nous avons assez chevauché ce matin. Qu'on nous serve un peu à boire et à manger.

A partir de ce moment, la scène redevient ce qu'elle était dans l'Acte II original, jusqu'à la page . ligne .

L'épisode de l'orfèvre est ensuite omis, et la pièce continue normalement, depuis l'entrée du jeune Maréchal.

Seuls s'imposent dans le dialogue qui subsiste de la scène originale, les changements suivants :

Pages 77, ligne 2 : supprimer "du Kent"

Page 85, ligne 14 : remplacer "côte du Kent" par "côte sud".